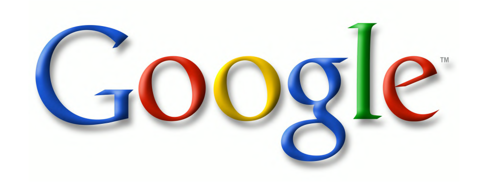




Octavie Lambert

A ma Meilleure Amie.

Souvenir d'attachement immuable.

O. Lambert

Paris, 23 Mai 1846.

ATALA, RENÉ.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnoie, n° 12.

ATALA, RENÉ,

LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE;

PAR M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



A PARIS,

CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

1834.

PRÉFACES.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA.

On voit par la lettre ci-dessous[1] ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage

[1] La lettre dont il s'agit ici avoit été publiée dans le *Journal des Débats* et dans *le Publiciste* (1800); la voici :

« CITOYEN,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou *les Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du Christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraîte de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée *Atala*, *etc*. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je



Octavie Lambert

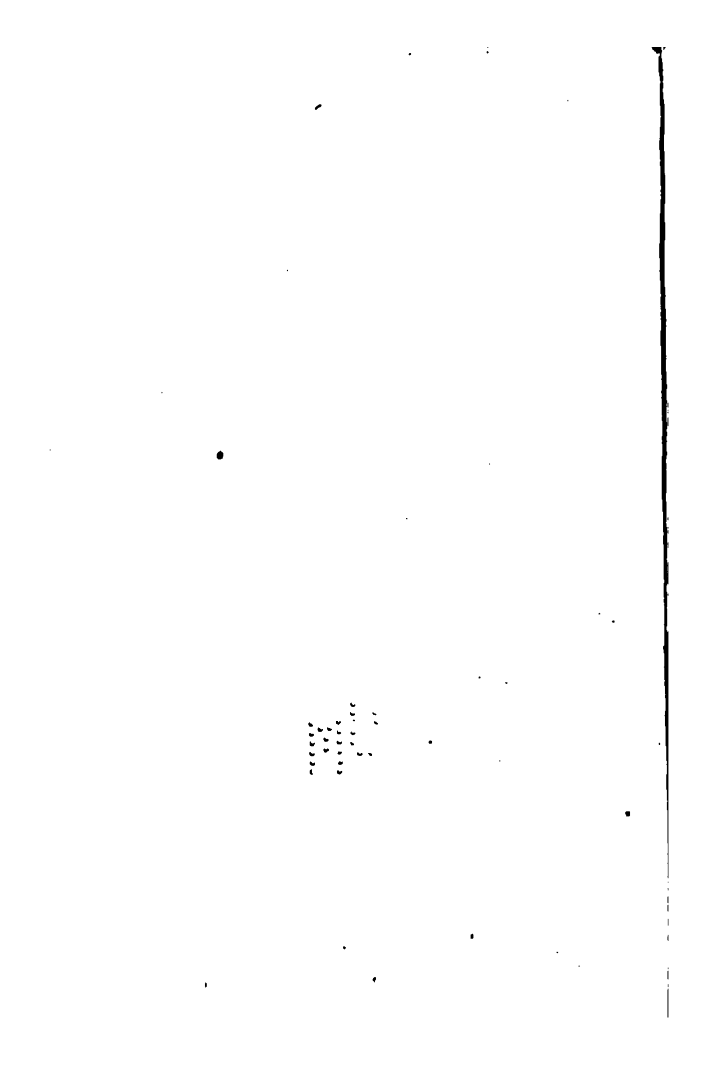
A. ma Meilleure Amie.

Souvenir d'attachement immuable

O. Lambert

Paris, 23 Mai 1840.

ATALA, RENÉ.



PRÉFACES.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA.

On voit par la lettre ci-dessous[1] ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage

[1] La lettre dont il s'agit ici avoit été publiée dans le *Journal des Débats* et dans *le Publiciste* (1800); la voici :

« CITOYEN,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou *les Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du Christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée *Atala*, *etc*. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je

sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étois encore très-jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les François, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que, si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon

me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un éminent service.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant recherché, et sur lequel Cook même avoit laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle [1]. M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras [2].

[1] M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan.

[2] Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille étoit ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devoit sa liberté à la mort de son mari, se trouvoit à Fougères,

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez* [1]. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte de poème [2], moitié

petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive ; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de la Rochejaquelein, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de defenseurs, et elle manque de pain.* Voilà les hommes dont Bonaparte a délivré la France!

[1] *Voyez* la Préface des *Natchez*.

[2] Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de *poème*, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poète, quoi qu'on

descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en *prologue*, *récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme *les chasseurs*, *les laboureurs*, *etc.*; et c'étoit ainsi que, dans les premiers siècles de la Grèce, les Rhapsodes chantoient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

C'est Priam, disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avoit à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé*, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu. Peignons la nature,

mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir ; et comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici ; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame de la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étois toujours servi du style indien, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix*, *du sang de son divin Maître*, *de la chair corrompue*, *etc.*; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire ; je ne sais par quel hasard une lettre que j'avois adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques

lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être aperçues ; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre [1]. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme, etc.* On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti, et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paroître, étoit traité par une main plus habile que la mienne, la question seroit décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme* : en général, j'y ai gardé

[1] *Voyez* cette lettre à la fin du troisième volume du *Génie du Christianisme*.

une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre [1] dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont je fais profession d'admirer les talents, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès-lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de madame de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala* : le sujet n'est pas entièrement de mon invention, il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV; il est certain qu'un missionnaire françois a fait les choses que j'ai rapportées, il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre. Quelques autres circon-

[1] Madame de Staël.

stances aussi sont véritables ; mais, comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

AVIS

SUR LA TROISIÈME ÉDITION D'ATALA.

J'ai profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose ; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudroient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement, censuré ; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens [1] :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux ; vous qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère ! je ne pourrois vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre ainsi que vous à la merci des hommes ; et

[1] *Décade philosophique*, nº 22, dans une note.

moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malesherbes, six ans d'exil et d'infortunes, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie! Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères!

Au reste, il est facile de concilier les divers jugements qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talents ; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.

AVIS

SUR LA CINQUIÈME ÉDITION D'ATALA.

Depuis quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser auroient exigé trop de changements, et le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

PRÉFACE

D'ATALA ET DE RENÉ.

(ÉDITION IN-12 DE 1805.)

L'indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages m'a imposé la loi d'obéir au goût du public, et de céder au conseil de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes chargées de l'instruction de la jeunesse ont désiré avoir une édition du *Génie du Christianisme* qui fût dépouillée de cette partie de l'Apologie uniquement destinée aux gens du monde : malgré la répugnance naturelle que j'avois à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendoit de moi.

Une autre classe de lecteurs demandoit une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage : je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté, pour le *Génie du Christianisme*, à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que, par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devois faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le *Génie du Christianisme*. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du *Génie du Christianisme*, pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverois-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le *Génie du Christianisme* est un monument à jamais mémorable pour la main qui l'éleva, et pour le commencement du dix-neuvième siècle [1], de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les

[1] M. de Fontanes.

critiques venoient trop tard, puisque cet ouvrage étoit déjà oublié [1].

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouveroit peut-être quelque motif d'espérance pour se rassurer contre cette dernière assertion. Les éditions du *Génie du Christianisme* se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paroît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon foible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire! Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse. Je suis si peu aveuglé par quelques succès, et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur, que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai encore, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre; alors l'opinion qui se sera formée sur mon livre sera sans doute la véritable opinion; je saurai ce qu'il faudra

[1] M. Ginguené (*Décad. philosoph.*).

changer au *Génie du Christianisme* pour le rendre tel que je désire le laisser après moi, s'il me survit [1].

Mais si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier, par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour *Atala*, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être arrêté dans les corrections ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connoître les endroits foibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquoient, que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. *Atala* a été réimprimée onze fois, cinq fois séparément, et six fois dans le *Génie du Christianisme;* si l'on confrontoit ces onze éditions, à peine en trouveroit-on deux tout-à-fait semblables.

La douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des *amis prompts à me censurer;* j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé

[1] C'est ce qui a été fait dans l'édition des OEuvres complètes de l'auteur, Paris, 1828.

des épithètes qui l'embarrassoient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées ; j'ai fait disparoître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de La Harpe me disoit au sujet d'*Atala* : « Si vous voulez vous enfermer avec moi « seulement quelques heures, ce temps nous suffira « pour effacer les taches qui font crier si haut vos « censeurs. » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnoîtrai à l'avenir.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermoient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité !) :

« Que dis-je ! ô vanité des vanités ! Que parlé-je « de la puissance des amitiés de la terre ! Voulez-« vous, ma chère fille, en connoître l'étendue ? Si « un homme revenoit à la lumière quelques années « après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie « par ceux-là même qui ont donné le plus de larmes « à sa mémoire, tant on forme vite d'autres liai-« sons, tant on prend facilement d'autres habitudes, « tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant « notre vie est peu de chose, même dans le cœur « de nos amis ! »

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il seroit difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas surtout chez les François que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts, dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût! D'ailleurs quel est ici le but du père Aubry? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudroit en vain revenir? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette infortunée les maux de la vie, ne feroit encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le père Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très-inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet.

Le même critique, M. l'abbé Morellet, s'est encore élevé contre cette autre pensée, comme fausse et paradoxale:

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont
« point éternelles; il faut tôt ou tard qu'elles fi-
« nissent, parce que le cœur de l'homme est fini.
« C'est une de nos grandes misères: nous ne

« sommes pas même capables d'être long-temps « malheureux. »

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que, si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry. En effet, ce seroit soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis; et de l'autre, qu'on est très-heureux de n'y plus penser. Je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est une de nos grandes *infortunes*, » ce qui seroit faux, sans doute; mais : « C'est une « de nos grandes *misères*, » ce qui est très-vrai. Eh! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir long-temps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère?* M. l'abbé Morellet paroît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel. Mais suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe? Il seroit assez singulier que ses idées riantes sur l'homme et sur la vie me donnassent le droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ses sentiments l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que

j'ai peintes m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelois seulement des choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'*Atala* m'auroient aisément justifié; mais s'il en avoit fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvoit en avoir besoin, elles auroient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de transcrire ici un passage de la *Défense du Génie du Christianisme*. Il s'agit des ours enivrés de raisin, que les doctes censeurs avoient pris pour une gaîté de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix, j'ajoute: « Quand on trouve « dans un auteur une circonstance qui ne fait pas « beauté en elle-même, et qui ne sert qu'à donner « de la ressemblance au tableau; si cet auteur a « d'ailleurs montré quelque sens commun, il seroit « assez naturel de supposer qu'il n'a pas inventé « cette circonstance, et qu'il n'a fait que rapporter « une chose réelle, bien qu'elle ne soit pas très-« connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve Atala « une méchante production; mais j'ose dire que la « nature américaine y est peinte avec la plus scru-« puleuse exactitude. C'est une justice que lui ren-« dent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane

« et les Florides. Les deux traductions angloises « d'*Atala* sont parvenues en Amérique; les papiers « publics ont annoncé, en outre, une troisième « traduction publiée à Philadelphie avec succès. Si « les tableaux de cette histoire eussent manqué de « vérité, auroient-ils réussi chez un peuple qui pou- « voit dire à chaque pas : Ce ne sont pas là nos « fleuves, nos montagnes, nos forêts ? Atala est « retournée au désert, et il semble que sa patrie « l'ait reconnue pour véritable enfant de la soli- « tude [1]. »

René, qui accompagne *Atala* dans la présente édition, n'avoit point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur *Atala*. Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont à la vérité les mêmes lieux et les mêmes personnages; mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentiments et d'idées. Pour toute préface, je citerai encore les passages du *Génie du Christianisme* et de la *Défense* qui se rapportent à *René*.

[1] *Défense du Génie du Christianisme.*

EXTRAIT

DU GÉNIE DU CHRISTIANISME,

IIe PARTIE, LIV. III, CHAP. IX,

INTITULÉ : *DU VAGUE DES PASSIONS.*

« Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous « semble, n'a pas encore été bien observé : c'est « celui qui précède le développement des grandes « passions, lorsque toutes les facultés, jeunes, ac- « tives, entières, mais renfermées, ne se sont « exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans « objet. Plus les peuples avancent en civilisation, « plus cet état du vague des passions augmente, « car il arrive alors une chose fort triste : le grand « nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la « multitude de livres qui traitent de l'homme et de « ses sentiments, rendent habile sans expérience. « On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore « des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagi- « nation est riche, abondante et merveilleuse, « l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On « habite, avec un cœur plein, un monde vide ; « et sans avoir usé de rien, on est désabusé de « tout.

« L'amertume que cet état de l'âme répand sur « la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se

« replie en cent manières, pour employer des for-
« ces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu
« connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des
« passions étouffées qui fermentent toutes ensem-
« ble : une grande existence politique, les jeux du
« gymnase et du champ de Mars, les affaires du
« Forum et de la place publique, remplissoient tous
« leurs moments, et ne laissoient aucune place aux
« ennuis du cœur.

« D'une autre part, ils n'étoient pas enclins aux
« exagérations, aux espérances, aux craintes sans
« objet, à la mobilité des idées et des sentiments,
« à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dé-
« goût constant; dispositions que nous acquérons
« dans la société intime des femmes. Les femmes,
« chez les peuples modernes, indépendamment de
« la passion qu'elles inspirent, influent encore sur
« tous les autres sentiments. Elles ont dans leur
« existence un certain abandon qu'elles font passer
« dans la nôtre; elles rendent notre caractère
« d'homme moins décidé; et nos passions, amollies
« par le mélange des leurs, prennent à la fois
« quelque chose d'incertain et de tendre...

« Il suffiroit de joindre quelques infortunes à cet
« état indéterminé des passions, pour qu'il pût
« servir de fond à un drame admirable. Il est éton-
« nant que les écrivains modernes n'aient pas en-
« core songé à peindre cette singulière position de

« l'âme. Puisque nous manquons d'exemples, nous « seroit-il permis de donner aux lecteurs un épisode « extrait, comme Atala, de nos anciens Natchez? « C'est la vie de ce jeune René à qui Chactas a « raconté son histoire, etc., etc. »

EXTRAIT

DE LA DÉFENSE DU GÉNIE DU CHRISTIANISME.

« On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude « des critiques[1] pour la pureté de la religion ; on « devoit donc s'attendre qu'ils se formaliseroient « des deux épisodes que l'auteur a introduits dans « son livre. Cette objection particulière rentre « dans la grande objection qu'ils ont opposée à « tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse « générale qu'on y a faite plus haut. Encore une « fois, l'auteur a dû combattre des poèmes et des « romans impies, avec des poèmes et des romans « pieux ; il s'est couvert des mêmes armes dont il « voyoit l'ennemi revêtu : c'étoit une conséquence « naturelle et nécessaire du genre d'apologie qu'il « avoit choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec « le précepte. Dans la partie théorique de son ou- « vrage, il avoit dit que la religion embellit notre « existence, corrige les passions sans les éteindre,

[1] Il s'agit ici des PHILOSOPHES uniquement.

« jette un intérêt singulier sur tous les sujets où
« elle est employée ; il avoit dit que sa doctrine et
« son culte se mêlent merveilleusement aux émotions
« du cœur et aux scènes de la nature ; qu'elle est
« enfin la seule ressource dans les grands malheurs
« de la vie : il ne suffisoit pas d'avancer tout cela,
« il falloit encore le prouver. C'est ce que l'auteur
« a essayé de faire dans les deux épisodes de son
« livre. Ces épisodes étoient en outre une amorce
« préparée à l'espèce de lecteurs pour qui l'ouvrage
« est spécialement écrit. L'auteur avoit-il donc si
« mal connu le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce
« piége innocent aux incrédules? Et n'est-il pas
« probable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le
« *Génie du Christianisme*, s'il n'y avoit cherché
« René et Atala ?

Sai cho là corre il mondo dove più versi
Delle sue dolcezze il lusinghier Parnaso,
E che 'l vero, condito in molli versi,
I più schivi allettando, ha persuaso.

« Tout ce qu'un critique impartial qui veut en-
« trer dans l'esprit de l'ouvrage étoit en droit
« d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet
« ouvrage eussent une tendance visible à faire
« aimer la religion et à en démontrer l'utilité. Or
« la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de
« la vie, et pour ceux-là mêmes qui sont les plus

« grands, la puissance d'une religion qui peut seule « fermer des plaies que tous les baumes de la terre « ne sauroient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René ? l'auteur « y combat en outre le travers particulier des jeunes « gens du siècle, le travers qui mène directement « au suicide. C'est J.-J. Rousseau qui introduisit le « premier parmi nous ces rêveries si désastreuses « et si coupables. En s'isolant des hommes, en « s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une « foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter « ainsi dans le vague de la vie. Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. « L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de « faire entrer dans le cadre de son Apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre « les funestes conséquences de l'amour outré de la « solitude. Les couvents offroient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives que la nature « appelle impérieusement aux méditations. Elles y « trouvoient auprès de Dieu de quoi remplir le vide « qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. « Mais, depuis la destruction des monastères et les « progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir « se multiplier au milieu de la société (comme il « est arrivé en Angleterre) des espèces de solitaires

« tant son âme blessée entre les mains de *celui qui* « *retourne le malade sur sa couche*, sent renaître « une joie ineffable du fond même des tristesses de « son cœur. Au reste, le discours du père Souël ne « laisse aucun doute sur le but et les moralités re- « ligieuses de l'histoire de René. »

On voit, par le chapitre cité du *Génie du Christianisme*, quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre ; et, par l'extrait de la Défense, quel vice non encore attaqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que, quant au style, *René* a été revu avec autant de soin qu'*Atala*, et qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable de lui donner.

ATALA.

ATALA.

PROLOGUE.

La France possédoit autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire, qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du Haut-Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé [1], qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse con-

[1] Vrai nom du Missisipi ou Meschassipi.

trée que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Éden*, et à laquelle les François ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe du Mexique, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalles, il élève sa voix en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des

chênes, on voit les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois à quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent

l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de foibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes,

à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures ; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierois en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers François qui s'établirent au Biloxi et à La Nouvelle-Orléans firent alliance avec les Natchez, nation indienne dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit parmi ces Sauvages un vieillard nommé *Chactas* [1], qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, étoit le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avoit acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la

[1] La voix harmonieuse.

France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avoit conversé avec les grands hommes de ce siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, le Sauvage avoit contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissoit du repos. Toutefois le Ciel lui vendoit encore cher cette faveur; le vieillard étoit devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnoit sur les coteaux du Meschacebé, comme Antigone guidoit les pas d'OEdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la part des François, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénelon, dont il avoit été l'hôte, et désiroit pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux; il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un François nommé *René*, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane; il remonta le

Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne appelée *Céluta*. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des Sachems [1] pour commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portoient. Les prières et les jeûnes commencent; les Jongleurs interprètent les songes; on consulte les Manitous; on fait des sacrifices de petun; on brûle des filets de langue d'orignal : on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe. A l'aide des contre-courants, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune François. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Nat-

[1] Vieillards ou conseillers.

chez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots:

LE RÉCIT.

LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage que le Grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne: ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant

a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

« A la prochaine lune des fleurs [1], il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus [2], que ma mère me mit au monde sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun Blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols, nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui [3] et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des âmes [4]! j'aurois évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre. Les Esprits en ordon-

[1] Mois de mai.

[2] Neige pour année; 73 ans.

[3] Dieu de la guerre.

[4] Les enfers.

nèrent autrement: je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

« Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan nommé *Lopez*, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile et me présenta à une sœur avec laquelle il vivoit sans épouse.

« Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissois à vue d'œil: tantôt je demeurois immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvoit assis au bord d'un fleuve, que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon âme étoit tout entière à la solitude.

« Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et

beaucoup et avec volubilité; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse: comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

« Les femmes qui accompagnoient la troupe témoignoient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimables. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie; elles vouloient savoir si l'on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançoient auprès du nid des petits oiseaux. C'étoient ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur: elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disois: « Vous êtes les grâces du jour,
« et la nuit vous aime comme la rosée. L'hom-
« me sort de votre sein pour se suspendre à
« votre mamelle et à votre bouche; vous sa-
« vez des paroles magiques qui endorment
« toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit

« celle qui m'a mis au monde, et qui ne me
« reverra plus ! Elle m'a dit encore que les
« vierges étoient des fleurs mystérieuses qu'on
« trouve dans les lieux solitaires. »

« Ces louanges faisoient beaucoup de plaisir aux femmes; elles me combloient de toute sorte de dons; elles m'apportoient de la crême de noix, du sucre d'érable, de la sagamité [1], des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantoient, elles rioient avec moi, et puis elles se prenoient à verser des larmes en songeant que je serois brûlé.

« Une nuit, que les Muscogulges avoient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étois assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brilloit sur son sein. Elle étoit régulièrement belle; l'on remarquoit sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait

[1] Sorte de pâte de maïs.

étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards ; son sourire étoit céleste.

« Je crus que c'étoit la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venoit pas de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes di-
« gne des premières amours, et vous n'êtes
« pas faite pour les dernières. Les mouve-
« ments d'un cœur qui va bientôt cesser de
« battre répondroient mal aux mouvements
« du vôtre. Comment mêler la mort et la vie ?
« Vous me feriez trop regretter le jour. Qu'un
« autre soit plus heureux que moi, et que de
« longs embrassements unissent la liane et le
« chêne ! »

« La jeune fille me dit alors : « Je ne suis
« point la *Vierge des dernières amours*. Es-
« tu chrétien ? » Je répondis que je n'avois point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être
« qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a faite

« chrétienne ; je me nomme *Atala*, fille de « Simaghan aux bracelets d'or, et chef des « guerriers de cette troupe. Nous nous ren- « dons à Apalachucla où tu seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme ; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources cachées dans la profonde nuit de la terre se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse ! Hélas, mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent ; la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur comme le souvenir de la couche de mes pères.

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns der-

rière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes-verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels* si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre; un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros « muscogulge, si tu veux poursuivre le che-« vreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef; il s'élance du sommet de la colline et alonge ses pas dans la plaine.

« Étrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert étoit aussi troublée que son prisonnier; nous gardons un profond silence; les Génies de l'amour

avoient dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous « êtes retenu foiblement ; vous pouvez aisé- « ment vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Foiblement retenu, ô femme!.... » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments ; puis elle dit : « Sauvez-vous ; » et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la, repre- « nez-la ! » m'écriai-je. — « Vous êtes un in- « sensé, dit Atala d'une voix émue. Malheu- « reux ! ne sais-tu pas que tu seras brûlé ? « Que prétends-tu ? Songes-tu bien que je « suis la fille d'un redoutable Sachem ? » — « Il fut un temps, répliquai-je avec des lar- « mes, que j'étois aussi porté dans une peau « de castor aux épaules d'une mère. Mon « père avoit aussi une belle hutte, et ses che- « vreuils buvoient les eaux de mille tor- « rents ; mais j'erre maintenant sans patrie. « Quand je ne serai plus, aucun ami ne met- « tra un peu d'herbe sur mon corps pour « le garantir des mouches. Le corps d'un

« étranger malheureux n'intéresse personne. »

« Ces mots attendrirent Atala ; ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je « avec vivacité, si votre cœur parloit comme « le mien ! Le désert n'est-il pas libre ? Les « forêts n'ont-elles point de replis où nous « cacher ? Faut-il donc, pour être heureux, « tant de choses aux enfants des cabanes ! O « fille plus belle que le premier songe de l'é- « poux ! ô ma bien-aimée ! ose suivre mes « pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune « ami, vous avez appris le langage des Blancs ; « il est aisé de tromper une Indienne. » — « Quoi ! m'écriai-je, vous m'appelez votre « jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... » — « Hé bien ! dit-elle en se penchant sur moi, « un pauvre esclave... » Je repris avec ardeur : « Qu'un baiser l'assure de ta foi ! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

« Hélas ! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir ! Qui eût pu croire que le

moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour seroit celui-là même où elle détruiroit mes espérances ? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles : « Beau prisonnier, j'ai follement cédé « à ton désir ; mais où nous conduira cette « passion ? Ma religion me sépare de toi pour « toujours... O ma mère ! qu'as-tu fait?... » Atala se tut tout à coup, et retint je ne sus quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Hé « bien ! m'écriai-je, je serai aussi cruel que « vous ; je ne fuirai point. Vous me verrez « dans le cadre de feu ; vous entendrez les « gémissements de ma chair, et vous serez « pleine de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idolâtre, « s'écria-t-elle, tu me fais réellement pitié ! « Tu veux donc que je pleure tout mon cœur? « Quel dommage que je ne puisse fuir avec « toi ! Malheureux a été le ventre de ta mère, « ô Atala ! Que ne te jettes-tu au crocodile « de la fontaine ! »

« Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commen-

çoient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit : « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme et superbe au désert : la cigogne crioit sur son nid, les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

« Notre promenade fut presque muette. Je marchois à côté d'Atala ; elle tenoit le bout de la corde, que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalles... O première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortunes vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

« Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je venois d'abandonner le généreux Lopez, je venois de m'exposer à tous les dangers pour être libre; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit, j'étois devenu indifférent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout à coup dans une espèce d'enfance; et, loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendoient, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture !

« Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

« Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale

des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit étoit délicieuse. Le Génie des airs secouoit sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respiroit la foible odeur d'ambre qu'exhaloient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendoit sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert.

« Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressembloit au Génie du printemps parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'étoit un amant qui alloit s'ins-

truire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

« Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

« Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur le som-
« met des montagnes pour chercher ma co-
« lombe solitaire parmi les chênes de la forêt.

« J'ai attaché à son cou un collier de por-
« celaines [1]; on y voit trois grains rouges pour
« mon amour, trois violets pour mes craintes,
« trois bleus pour mes espérances.

« Mila a les yeux d'une hermine et la che-
« velure légère d'un champ de riz; sa bouche
« est un coquillage rose, garni de perles; ses
« deux seins sont comme deux petits che-
« vreaux sans taches, nés au même jour d'une
« seule mère.

« Puisse Mila éteindre ce flambeau! puisse
« sa bouche verser sur lui une ombre volup-
« tueuse! Je fertiliserai son sein. L'espoir de

[1] Sorte de coquillage.

« la patrie pendra à sa mamelle féconde, et
« je fumerai mon calumet de paix sur le ber-
« ceau de mon fils!

« Ah! laissez-moi devancer les pas du jour
« sur le sommet des montagnes pour cher-
« cher ma colombe solitaire parmi les chênes
« de la forêt! »

« Ainsi chantoit ce jeune homme, dont les accents portèrent le trouble jusqu'au fond de mon âme, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène par une scène non moins dangereuse pour nous.

« Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servoit de limites à deux nations. On l'avoit placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchoient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une

gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau ; elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie :

« Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau « de terre, ô mon nouveau-né ! Quand le pe- « tit oiseau devient grand, il faut qu'il cher- « che sa nourriture, et il trouve dans le dé- « sert bien des graines amères. Du moins tu « as ignoré les pleurs ; du moins ton cœur n'a « point été exposé au souffle dévorant des « hommes. Le bouton qui sèche dans son en- « veloppe passe avec tous ses parfums, comme « toi, ô mon fils ! avec toute ton innocence. « Heureux ceux qui meurent au berceau, ils « n'ont connu que les baisers et les souris « d'une mère ! »

« Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui sembloient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherois en vain sur mes lèvres : le vent du

midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des Sauvages.

« Qui pouvoit sauver Atala? qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature? Rien qu'un miracle, sans doute; et ce miracle fut fait! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des Chrétiens; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offroit à son Dieu

des vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres ces Génies que le Dieu des chrétiens envoie aux hermites des rochers lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

« Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allois peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts ; le chef de guerre avoit donné l'ordre de nous poursuivre.

« Atala, qui ressembloit à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et

nous apercevons Apalachucla, situé au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs; on me peint le visage d'azur et de vermillon; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué[1].

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

« Tu connois, mon fils, les tourments que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parvenus chez plusieurs nations à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume; mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire que le Mico convoquoit les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

[1] Instrument de musique des Sauvages.

« Non loin d'Apalachucla s'élevoit sur un tertre isolé le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté; elles augmentoient en hauteur et en épaisseur, et diminuoient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochoient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvroient le pavillon en forme d'éventail à jour.

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le Grand Chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygne. Les chefs de guerre, le tomahawk [1] à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

« Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier Jongleur, envi-

[1] La hache.

ronné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

« J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil; il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

« Alors un Sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, matrones,
« guerriers des quatre tribus de l'Aigle, du
« Castor, du Serpent et de la Tortue, ne
« changeons rien aux mœurs de nos aïeux;
« brûlons le prisonnier, et n'amollissons
« point nos courages. C'est une coutume des
« Blancs qu'on vous propose, elle ne peut
« être que pernicieuse. Donnez un collier
« rouge qui contienne mes paroles. J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

« Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un
« renard et la prudente lenteur d'une tor-
« tue. Je veux polir avec vous la chaîne d'a-
« mitié, et nous planterons ensemble l'arbre
« de paix. Mais changeons les coutumes de
« nos aïeux en ce qu'elles ont de funeste.
« Ayons des esclaves qui cultivent nos
« champs, et n'entendons plus les cris du
« prisonnier, qui troublent le sein des mè-
« res. J'ai dit. »

« Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitoit et murmuroit le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones, parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissou-

dre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

« Une circonstance vint retarder mon supplice : la *Fête des morts* ou le *Festin des âmes* approchoit. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère ; et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivoient en foule pour célébrer le *Festin des âmes*. On avoit bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par famille, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'étoit élevée), les forêts, les cataractes, mugissoient au-dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluoient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

« On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs

mains voltigent sur la baguette qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent; elles se penchent et mêlent leurs chevelures; elles regardent leurs mères, rougissent : on applaudit [1]. Le Jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Matchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme et Athaensic la première femme précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence, la terre rougie du sang fraternel, Jouskeka l'impie immolant le juste Tahouistsaron, le déluge descendant à la voix du Grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre; il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des âmes par les douces chansons de son époux.

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

« Sur les bords de la rivière Chata-Uche

[1] La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

se voyoit un figuier sauvage, que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert sur les rameaux de l'arbre antique. C'étoit là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre en chantant l'hymne à la mort; chaque famille porte quelques débris sacrés. On arrive à la tombe; on y descend les reliques; on les y étend par couches; on les sépare avec des peaux d'ours et de castors; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil*.

« Plaignons les hommes, mon cher fils! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourments épouvantables.

« Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevoit un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont

l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendoit une arène où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui; les pins, les ormes, les cyprès, tombent sous la cognée; le bûcher s'élève; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort :

« Je ne crains point les tourments : je suis
« brave, ô Muscogulges, je vous défie! je
« vous méprise plus que des femmes. Mon
« père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans
« le crâne de vos plus fameux guerriers; vous
« n'arracherez pas un soupir de mon cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis : « Frère, « je te remercie. »

« Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés

avant le coucher du soleil. On consulta le Jongleur, qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais, dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang*; ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

« Cependant on m'avoit étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes, et je ne pouvois faire un mouvement, sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages : tout s'endort. A mesure que le bruit des hommes s'affoiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

« C'étoit l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les

cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune erroit dans les nuages, je réfléchissois sur ma destinée. Atala me sembloit un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours, et que je mourrois avec joie pour elle.

« Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort ; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes chaînes ; je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsque après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

« Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la

lune, dont un rayon s'échappoit entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit; mais il paroissoit impossible de la couper, sans toucher un guerrier qui la couvroit tout entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi et se dresse sur son séant; Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève : je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux; nous précipitons notre course.

« Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes sont bien peu de chose ; mais « quand les Génies les visitent, alors ils ne « sont rien du tout. Vous êtes un Génie, « vous m'avez visité, et je ne puis parler « devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire : « Il faut bien, dit-elle, que je « vous suive, puisque vous ne voulez pas « fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit le « Jongleur par des présents, j'ai enivré vos « bourreaux avec de l'essence de feu [1], et j'ai « dû hasarder ma vie pour vous, puisque « vous aviez donné la vôtre pour moi. Oui, « jeune idolâtre, ajouta-t-elle avec un « accent qui m'effraya, le sacrifice sera réci- « proque. »

« Atala me remit les armes qu'elle avait eu soin d'apporter; ensuite elle pansa ma bles

[1] De l'eau-de-vie.

sure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouilloit de ses larmes : « C'est un « baume, lui dis-je, que tu répands sur ma « plaie. » — « Je crains plutôt que ce ne soit « un poison, » répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

« L'ivresse, qui dure long-temps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé ; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile [1], en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

« Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous

[1] Le nord.

devenir? Souvent, en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien long-temps, alors que les hommes vivoient trois âges de chêne.

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étois presque nu; elle me broda des mocassines [1] de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenois soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azalea; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

« Souvent, dans les grandes chaleurs du

[1] Chaussure indienne.

jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez, sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour : car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

« C'étoit dans ces riantes hôtelleries, préparées par le Grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de

l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise ; le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissoient le vin à notre table; quelquefois j'allois chercher parmi les roseaux une plante dont la fleur, alongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

« Hélas ! je découvris bientôt que je m'é-

tois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions, elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprenois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit ensuite vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit surtout étoit un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune « amant ! je t'aime comme l'ombre des bois « au milieu du jour ! Tu es beau comme le « désert avec toutes ses fleurs et toutes ses « brises. Si je me penche sur toi, je frémis ; si « ma main tombe sur la tienne, il me semble « que je vais mourir. L'autre jour le vent jeta « tes cheveux sur mon visage, tandis que tu « te délassois sur mon sein ; je crus sentir le « léger toucher des esprits invisibles. Oui, « j'ai vu les chevrettes de la montagne d'Oc« cone ; j'ai entendu les propos des hommes « rassasiés de jours ; mais la douceur des che-

« vreaux et la sagesse des vieillards sont « moins plaisantes et moins fortes que tes pa- « roles. Hé bien! pauvre Chactas, je ne serai « jamais ton épouse! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisoit pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme un foible empire : pleine de passions, elle étoit pleine de puissance; il falloit ou l'adorer ou la haïr.

« Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Alléghanys, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

« Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruine, se montroit à notre gauche, au détour d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue élevée dans la montagne au Génie de ces déserts.

« Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chantoit la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fu-
« mée des fêtes de l'étranger, et qui ne se
« sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Si le geai bleu du Meschacebé disoit à la

« nonpareille des Florides : Pourquoi vous
« plaignez-vous si tristement? n'avez-vous pas
« ici de belles eaux et de beaux ombrages, et
« toutes sortes de pâtures comme dans vos fo-
« rêts? — Oui, répondroit la nonpareille fugi-
« tive ; mais mon nid est dans le jasmin, qui
« me l'apportera? Et le soleil de ma savane,
« l'avez-vous?

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fu-
« mée des fêtes de l'étranger, et qui ne se
« sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Après les heures d'une marche pénible,
« le voyageur s'assied tristement. Il con-
« temple autour de lui les toits des hommes;
« le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa
« tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met
« son arc derrière la porte, il demande l'hos-
« pitalité; le maître fait un geste de la main;
« le voyageur reprend son arc et retourne au
« désert!

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fu-
« mée des fêtes de l'étranger, et qui ne se
« sont assis qu'aux festins de leurs pères!

« Merveilleuses histoires racontées autour
« du foyer, tendres épanchemens du cœur,
« longues habitudes d'aimer si nécessaires à
« la vie, vous avez rempli les journées de
« ceux qui n'ont point quitté leur pays natal!
« Leurs tombeaux sont dans leur patrie,
« avec le soleil couchant, les pleurs de leurs
« amis et les charmes de la religion.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fu-
« mée des fêtes de l'étranger, et qui ne se
« sont assis qu'aux festins de leurs pères! »

« Ainsi chantoit Atala. Rien n'interrompoit ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement elles furent recueillies par un foible écho, qui les redit à un second plus foible, et celui-ci à un troisième plus foible encore : on eût cru que les âmes de deux amants, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisoient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs mêmes,

redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de sa vertu. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étois peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songez, me disoit-« elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se doit « à sa patrie. Qu'est-ce qu'une femme auprès « des devoirs que tu as à remplir? prends « courage, fils d'Outalissi, ne murmure point « contre ta destinée. Le cœur de l'homme est « comme l'éponge du fleuve, qui tantôt boit « une onde pure dans les temps de sérénité, « tantôt s'enfle d'une eau bourbeuse, quand « le ciel a troublé les eaux. L'éponge a-t-elle « le droit de dire : Je croyois qu'il n'y auroit

« jamais d'orages, que le soleil ne seroit jamais brûlant? »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux sembloient ne pouvoir plus s'accroître lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

« C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* [1] avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt

[1] Mois de juillet.

les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve et de nous retirer dans une forêt.

« Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux trembloit autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveugloient; les serpents à sonnettes bruissoient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venoient se cacher dans ces retraites, les remplissoient de leurs rugissements.

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient, le ciel s'ouvre coup sur coup,

et, à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le Grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

« Le Grand Esprit le sait! Dans ce moment, je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étois plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

« Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout à coup je sentis une larme d'A-

tala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, « m'écriai-je, est-ce une goutte de votre « pluie? » Puis embrassant étroitement celle que j'aimois : « Atala, lui dis-je, vous me ca- « chez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, « ô ma beauté! cela fait tant de bien, quand « un ami regarde dans notre âme! Raconte- « moi cet autre secret de la douleur, que tu « t'obstines à taire. Ah! je le vois, tu pleures « ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant « des hommes, comment pleurerois-je ma « patrie, puisque mon père n'étoit pas du « pays des palmiers? » — « Quoi! répliquai- « je avec un profond étonnement, votre père « n'étoit point du pays des palmiers! Quel « est donc celui qui vous a mise sur cette « terre? Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en ma- « riage au guerrier Simaghan trente cavales, « vingt buffles, cent mesures d'huile de « glands, cinquante peaux de castors et beau- « coup d'autres richesses, elle avoit connu « un homme de la chair blanche. Or, la mère « de ma mère lui jeta de l'eau au visage, et « la contraignit d'épouser le magnanime Si-

« maghan, tout semblable à un roi, et ho-
« noré des peuples comme un Génie. Mais
« ma mère dit à son nouvel époux : « Mon
« ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan lui
répondit : « Le Grand Esprit me garde d'une
« si mauvaise action! Je ne vous mutilerai
« point, je ne vous couperai point le nez ni
« les oreilles, parce que vous avez été sin-
« cère et que vous n'avez point trompé ma
« couche. Le fruit de vos entrailles sera mon
« fruit, et je ne vous visiterai qu'après le
« départ de l'oiseau de rizière, lorsque la
« treizième lune aura brillé. » En ce temps-
« là, je brisai le sein de ma mère, et je com-
« mençai à croître, fière comme une Espa-
« gnole et comme une Sauvage. Ma mère me
« fit chrétienne, afin que son Dieu et le Dieu
« de mon père fût aussi mon Dieu. Ensuite
« le chagrin d'amour vint la chercher, et
« elle descendit dans la petite cave garnie de
« peaux, d'où l'on ne sort jamais. »

« Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel étoit
« donc ton père, pauvre orpheline? lui dis-je;
« comment les hommes l'appeloient-ils sur la
« terre, et quel nom portoit-il parmi les Gé-
« nies? » — « Je n'ai jamais lavé les pieds de

« mon père, dit Atala; je sais seulement qu'il « vivoit avec sa sœur à Saint-Augustin, et « qu'il a toujours été fidèle à ma mère : *Phi*-« *lippe* étoit son nom parmi les anges, et les « hommes le nommoient *Lopez*. »

« A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma sœur! ô fille de Lopez! fille de « mon bienfaiteur! » Atala, effrayée, me demanda d'où venoit mon trouble; mais quand elle sut que Lopez étoit cet hôte généreux qui m'avoit adopté à Saint-Augustin, et que j'avois quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

« C'en étoit trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venoit nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala alloient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire; déjà je l'avois saisie, déjà je m'étois enivré de son souffle, déjà j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenois mon

épouse dans mes bras, en présence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours; superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme?

« Atala n'offroit plus qu'une foible résistance : je touchois au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise!... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain, il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds; un vieux solitaire, portant une petite lanterne, le suit à travers les ténèbres

de la forêt. « La Providence soit bénie s'é-
« cria-t-il aussitôt qu'il nous aperçut ; il y a
« bien long-temps que je vous cherche! Notre
« chien vous a sentis dès le commencement
« de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu!
« comme ils sont jeunes! Pauvres enfants!
« comme ils ont dû souffrir! Allons : j'ai ap-
« porté une peau d'ours, ce sera pour cette
« jeune femme ; voici un peu de vin dans no-
« tre calebasse. Que Dieu soit loué dans tou-
« tes ses œuvres ! sa miséricorde est bien
« grande, et sa bonté est infinie ! »

« Atala étoit aux pieds du religieux : « Chef
« de la prière, lui dit-elle, je suis chrétienne;
« c'est le Ciel qui t'envoie pour me sauver. »
— « Ma fille, dit l'hermite en la relevant,
« nous sonnons ordinairement la cloche de
« la Mission pendant la nuit et pendant les
« tempêtes, pour appeler les étrangers ; et, à
« l'exemple de nos frères des Alpes et du
« Liban, nous avons appris à notre chien à
« découvrir les voyageurs égarés. » Pour moi,
je comprenois à peine l'hermite ; cette charité
me sembloit si fort au-dessus de l'homme que
je croyois faire un songe. A la lueur de la pe-
tite lanterne que tenoit le religieux, j'entre-

4

voyois sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étoient ensanglantés par les ronces. « Vieil-« lard, m'écriai-je enfin, quel cœur as-tu « donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé « de la foudre? » — « Craindre! repartit le « père avec une sorte de chaleur; craindre « lorsqu'il y a des hommes en péril et que je « leur puis être utile! je serois donc un bien « indigne serviteur de Jésus-Christ! » — « Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas « chrétien? » — « Jeune homme, répondit « l'hermite, vous ai-je demandé votre reli-« gion? Jésus-Christ n'a pas dit: « Mon sang « lavera celui-ci, et non celui-là. » Il est « mort pour le Juif et le Gentil, et il n'a vu « dans tous les hommes que des frères et des « infortunés. Ce que je fais ici pour vous est « fort peu de chose, et vous trouveriez ail-« leurs bien d'autres secours; mais la gloire « n'en doit point retomber sur les prêtres. « Que sommes-nous, foibles solitaires, sinon « de grossiers instruments d'une œuvre cé-« leste? Eh! quel seroit le soldat assez lâche « pour reculer, lorsque son chef, la croix à « la main, et le front couronné d'épines, mar-

« che devant lui au secours des hommes? »

« Ces paroles saisirent mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, dit le mis-
« sionnaire, je gouverne dans ces forêts un
« petit troupeau de vos frères sauvages. Ma
« grotte est près d'ici dans la montagne; venez
« vous réchauffer chez moi; vous n'y trouve-
« rez pas les commodités de la vie; mais vous
« y aurez un abri, et il faut encore en re-
« mercier la bonté divine, car il y a bien des
« hommes qui en manquent. »

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel sembloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne.

Le chien marchoit devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenois la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou; il s'appuyoit sur un bâton blanc. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions; on voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avoit quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire.

Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre qui servoit de table un crucifix et le livre des chrétiens.

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant avec de la crême de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du Grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandoit une vue immense. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient : les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre brilloient encore dans le lointain ; au pied de la montagne un bois de pins tout entier étoit renversé dans la vase, et le fleuve rouloit pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs

des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

« Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, « dit-il à Atala, il faut offrir vos souffrances « à Dieu pour la gloire de qui vous avez déjà « fait tant de choses ; il vous rendra le repos. « Voyez fumer ces forêts, sécher ces tor- « rents, se dissiper ces nuages ; croyez-vous « que celui qui peut calmer une pareille tem- « pête ne pourra pas apaiser les troubles du « cœur de l'homme ? Si vous n'avez pas de « meilleure retraite, ma chère fille, je vous « offre une place au milieu du troupeau que « j'ai eu le bonheur d'appeler à Jésus-Christ. « J'instruirai Chactas, et je vous le don- « nerai pour époux quand il sera digne de « l'être. »

« A ces mots, je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie ; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avoit les deux mains mutilées.

Atala comprit sur-le-champ ses malheurs : « Les barbares ! » s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux sou-« rire, qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a « enduré mon divin maître? Si les Indiens ido-« lâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveu-« gles que Dieu éclairera un jour. Je les ché-« ris même davantage, en proportion des « maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester « dans ma patrie où j'étois retourné et où une « illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir « contempler ces foibles marques de mon « apostolat. Et quelle récompense plus glo-« rieuse pouvois-je recevoir de mes travaux, « que d'avoir obtenu du chef de notre reli-« gion la permission de célébrer le divin sa-« crifice avec ces mains mutilées? Il ne me « restoit plus, après un tel honneur, qu'à « tâcher de m'en rendre digne : je suis re-« venu au Nouveau-Monde consumer le reste « de ma vie au service de mon Dieu. Il y a « bientôt trente ans que j'habite cette soli-« tude, et il y en aura demain vingt-deux que « j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'ar-« rivai dans ces lieux, je n'y trouvai que des « familles vagabondes, dont les mœurs étoient

« féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait
« entendre la parole de paix, et leurs mœurs
« se sont graduellement adoucies ; ils vivent
« maintenant rassemblés au bas de cette mon-
« tagne. J'ai tâché, en leur enseignant les voies
« du salut, de leur apprendre les premiers arts
« de la vie, mais sans les porter trop loin,
« et en retenant ces honnêtes gens dans cette
« simplicité qui fait le bonheur. Pour moi,
« craignant de les gêner par ma présence,
« je me suis retiré sous cette grotte, où ils
« viennent me consulter. C'est ici que, loin
« des hommes, j'admire Dieu dans la gran-
« deur de ces solitudes, et que je me prépare
« à la mort, que m'annoncent mes vieux
« jours. »

« En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple; il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage alongoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes qui, séchant à la brise

du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues.

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignoit dans les yeux et dans les mouvements de cette vierge: elle regardoit le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit, elle cherchoit le solitaire; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté du ciel et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrents gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude!

« Le lendemain, je m'éveillai aux chants

des cardinaux et des oiseaux-moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai, humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérois, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque enfant mort à la mamelle seroit descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposoit encore : j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

« En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Génies sembloient avoir dessiné des caractères étrangers. L'hermite me dit qu'il les avoit tracés lui-même, que c'étoient des vers d'un ancien poète appelé *Homère*, et quelques sentences d'un autre poète plus ancien encore, nommé *Salomon*. Il y avoit je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers ron-

gés de mousse, ce vieux solitaire qui les avoit gravés, et ces vieux chênes qui lui servoient de livres.

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera « encore plus que moi, me répondit le père, « et aura toujours plus de valeur que le peu « de bien que j'ai fait. »

« De là nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

« Nous passâmes sous l'arche unique de ce

pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'étoit le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le père Aubry avoit permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage ; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix [1]. Le sol en étoit divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles ; chaque lot faisoit à lui seul un bois qui varioit selon le goût de ceux qui l'avoient planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages : on l'appeloit *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornoient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressembloient à de hautes co-

[1] Le père Aubry avoit fait comme les jésuites à la Chine, qui permettoient aux Chinois d'enterrer leurs parents dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

lonnes, et formoient le péristyle de ce temple de la mort; il y régnoit un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église; mais lorsqu'on pénétroit au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux qui célébroient à la mémoire des morts une fête éternelle.

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes-verts, qui bordoient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisoient sa robe, les autres aidoient ses pas; les mères élevoient dans leurs bras leurs petits enfants pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ qui répandoit des larmes. Il s'informoit, en marchant, de ce qui se passoit au village; il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là; il parloit des moissons à recueillir, des enfants à instruire,

des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours.

« Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvoit sur le chemin. C'étoit là que le serviteur de Dieu avoit accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers néophytes, dit-il en se « tournant vers la foule, il vous est arrivé un « frère et une sœur ; et, pour surcroît de bon- « heur, je vois que la divine Providence a « épargné hier vos moissons : voilà deux « grandes raisons de la remercier. Offrons « donc le saint sacrifice, et que chacun y ap- « porte un recueillement profond, une foi « vive, une reconnoissance infinie et un cœur « humilié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes ; le mystère commence.

« L'aurore paroissant derrière les montagnes enflammoit l'orient ; tout étoit d'or ou

de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevoit dans les airs. O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature: au coin d'une cyprière de l'antique désert on découvroit une culture naissante; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçoit l'arbre de trois siècles. Partout on voyoit les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes al-

« on va travailler dans les champs, et si les « propriétés sont divisées, afin que chacun « puisse apprendre l'économie sociale, les « moissons sont déposées dans des greniers « communs, pour maintenir la charité frater- « nelle. Quatre vieillards distribuent avec « égalité le produit du labeur. Ajoutez à « cela des cérémonies religieuses, beaucoup « de cantiques : la croix où j'ai célébré les « mystères, l'ormeau sous lequel je prêche « dans les bons jours, nos tombeaux tout « près de nos champs de blé, nos fleuves où « je plonge les petits enfants, et les saints « Jeans de cette nouvelle Béthanie, vous « aurez une idée complète de ce royaume de « Jésus-Christ. »

« Les paroles du solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée sur la vie errante et oisive du Sauvage.

« Ah! René, je ne murmure point contre la Providence ; mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala, sur ces bords, eût rendu ma vie heureuse! Là finissoient toutes mes courses ; là, avec une épouse, inconnu des

hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurois passé comme ces fleuves qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, long-temps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruine et des amis dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas. »

LE DRAME.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendoit à la grotte du solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osois appeler la fille de Lopez : mon imagination étoit également épouvantée, ou du bruit, ou du silence qui succèderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous que

« le Ciel accompagne et fortifie, pénétrez dans « ces ombres. »

« Qu'il est foible celui que les passions dominent! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors plein de terreur. Bientôt un foible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne.... Esprits de mes pères, vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux!

« Le solitaire avoit allumé un flambeau de pin; il le tenoit d'une main tremblante au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montroit pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front; ses regards à demi éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixes, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai im-

mobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne sera qu'une fièvre occa-« sionée par la fatigue, et, si nous nous ré-« signons à la volonté de Dieu, il aura pitié « de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et, avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance; mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, dit-elle d'une voix affoiblie en « s'adressant au religieux, je touche au mo-« ment de la mort. O Chactas! écoute sans « désespoir le funeste secret que je t'ai caché, « pour ne pas te rendre trop misérable, et « pour obéir à ma mère. Tâche de ne pas « m'interrompre par des marques d'une dou-« leur qui précipiteroit le peu d'instants que « j'ai à vivre. J'ai beaucoup de choses à ra-« conter, et, aux battements de ce cœur, qui « se ralentissent....., à je ne sais quel fardeau

« glacé que mon sein soulève à peine.....,
« je sens que je ne me saurois trop hâter. »

« Après quelques moments de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque « avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère « m'avoit conçue dans le malheur; je fatiguois « son sein, et elle me mit au monde avec de « grands déchirements d'entrailles : on dés- « espéra de ma vie. Pour sauver mes jours, « ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine « des Anges que je lui consacrerois ma virgi- « nité, si j'échappois à la mort... Vœu fatal « qui me précipite au tombeau !

« J'entrois dans ma seizième année lorsque « je perdis ma mère. Quelques heures avant « de mourir, elle m'appela au bord de sa cou- « che. Ma fille, me dit-elle en présence d'un « missionnaire qui consoloit ses derniers ins- « tants ; ma fille, tu sais le vœu que j'ai fait « pour toi. Voudrois-tu démentir ta mère ? O « mon Atala ! je te laisse dans un monde qui « n'est pas digne de posséder une chrétienne, « au milieu d'idolâtres qui persécutent le « Dieu de ton père et le mien, le Dieu qui,

« après t'avoir donné le jour, te l'a conservé
« par un miracle. Eh! ma chère enfant, en
« acceptant le voile des vierges, tu ne fais que
« renoncer aux soucis de la cabane et aux
« funestes passions qui ont troublé le sein de
« ta mère! Viens donc, ma bien-aimee,
« viens; jure sur cette image de la Mère du
« Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre
« et de ta mère expirante, que tu ne me tra-
« hiras point à la face du Ciel. Songe que je me
« suis engagée pour toi afin de te sauver la
« vie, et que si tu ne tiens ma promesse, tu
« plongeras l'âme de ta mère dans des tour-
« ments éternels. »

« O ma mère! pourquoi parlâtes-vous
« ainsi! O religion qui fais à la fois mes maux
« et ma félicité, qui me perds et qui me con-
« soles! Et toi, cher et triste objet d'une pas-
« sion qui me consume jusque dans les bras
« de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas,
« ce qui a fait la rigueur de notre destinée!...
« Fondant en pleurs et me précipitant dans
« le sein maternel, je promis tout ce qu'on
« me voulut faire promettre. Le missionnaire
« prononça sur moi les paroles redoutables,
« et me donna le scapulaire qui me lie pour

« jamais. Ma mère me menaça de sa malédic-
« tion, si jamais je rompois mes vœux; et
« après m'avoir recommandé un secret in-
« violable envers les païens, persécuteurs de
« ma religion, elle expira en me tenant em-
« brassée.

« Je ne connus pas d'abord le danger de
« mes serments. Pleine d'ardeur, et chré-
« tienne véritable, fière du sang espagnol
« qui coule dans mes veines, je n'aperçus
« autour de moi que des hommes indignes
« de recevoir ma main; je m'applaudis de
« n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma
« mère. Je te vis, jeune et beau prisonnier,
« je m'attendris sur ton sort, je t'osai parler
« au bûcher de la forêt; alors je sentis tout
« le poids de mes vœux. »

« Comme Atala achevoit de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai :
« La voilà donc cette religion que vous m'avez
« tant vantée! Périsse le serment qui m'enlève
« Atala! périsse le Dieu qui contrarie la na-
« ture! Homme-prêtre, qu'es-tu venu faire
« dans ces forêts? »

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix
« terrible, dompter tes passions, et t'empê-
« cher, blasphémateur, d'attirer sur toi la
« colère céleste ! Il te sied bien, jeune homme,
« à peine entré dans la vie, de te plaindre de
« tes douleurs ! Où sont les marques de tes
« souffrances ? où sont les injustices que tu as
« supportées ? où sont tes vertus, qui seules
« pourroient te donner quelques droits à la
« plainte ? Quel service as-tu rendu ? quel
« bien as-tu fait ? Eh ! malheureux, tu ne
« m'offres que des passions, et tu oses accu-
« ser le Ciel ! Quand tu auras, comme le père
« Aubry, passé trente années exilé sur les
« montagnes, tu seras moins prompt à juger
« des desseins de la Providence ; tu com-
« prendras alors que tu ne sais rien, que tu
« n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiment
« si rigoureux, point de maux si terribles,
« que la chair corrompue ne mérite de souf-
« frir. »

« Les éclairs qui sortoient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappoit sa poitrine, ses paroles foudroyantes, le rendoient semblable à un dieu. Accablé de sa majesté, je

tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils, me répon-
« dit-il avec un accent si doux que le re-
« mords entra dans mon âme, mon fils, ce
« n'est pas pour moi-même que je vous ai
« réprimandé. Hélas! vous avez raison, mon
« cher enfant : je suis venu faire bien peu de
« chose dans ces forêts, et Dieu n'a pas de
« serviteur plus indigne que moi. Mais, mon
« fils, le Ciel, le Ciel, voilà ce qu'il ne faut
« jamais accuser! Pardonnez-moi si je vous
« ai offensé, mais écoutons votre sœur. Il y a
« peut-être du remède, ne nous lassons point
« d'espérer. Chactas, c'est une religion bien
« divine que celle-là qui a fait une vertu de
« l'espérance! »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été
« témoin de mes combats, et cependant tu
« n'en as vu que la moindre partie; je te ca-
« chois le reste. Non, l'esclave noir qui ar-
« rose de ses sueurs les sables ardents de la
« Floride est moins misérable que n'a été
« Atala. Te sollicitant à la fuite, et pourtant
« certaine de mourir si tu t'éloignois de moi;
« craignant de fuir avec toi dans les déserts,
« et cependant haletant après l'ombrage des

« bois..... Ah! s'il n'avoit fallu que quitter
« parents, amis, patrie; si même (chose af-
« freuse!) il n'y eût eu que la perte de mon
« âme!..... Mais ton ombre, ô ma mère, ton
« ombre étoit toujours là, me reprochant ses
« tourments! J'entendois tes plaintes, je
« voyois les flammes de l'enfer te consumer.
« Mes nuits étoient arides et pleines de fan-
« tômes, mes jours étoient désolés; la rosée
« du soir séchoit en tombant sur ma peau
« brûlante; j'entr'ouvrois mes lèvres aux
« brises, et les brises, loin de m'apporter la
« fraîcheur, s'embrasoient du feu de mon
« souffle. Quel tourment de te voir sans cesse
« auprès de moi, loin de tous les hommes,
« dans de profondes solitudes, et de sentir
« entre toi et moi une barrière invincible!
« Passer ma vie à tes pieds, te servir comme
« ton esclave, apprêter ton repas et ta couche
« dans quelque coin ignoré de l'univers, eût
« été pour moi le bonheur suprême; ce bon-
« heur, j'y touchois, et je ne pouvois en
« jouir. Quel dessein n'ai-je point rêvé! quel
« songe n'est point sorti de ce cœur si triste!
« Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi,
« j'allois jusqu'à former des désirs aussi in-

« sensés que coupables : tantôt j'aurois voulu
« être avec toi la seule créature vivante sur
« la terre ; tantôt, sentant une divinité qui
« m'arrêtoit dans mes horribles transports,
« j'aurois désiré que cette divinité se fût
« anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras,
« j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les dé-
« bris de Dieu et du monde! A présent même...
« le dirai-je ! à présent que l'éternité va m'en-
« gloutir, que je vais paroître devant le Juge
« inexorable, au moment où, pour obéir à
« ma mère, je vois avec joie ma virginité dé-
« vorer ma vie, eh bien! par une affreuse
« contradiction, j'emporte le regret de n'a-
« voir pas été à toi !... »

— « Ma fille, interrompit le missionnaire,
« votre douleur vous égare. Cet excès de pas-
« sion auquel vous vous livrez est rarement
« juste, il n'est pas même dans la nature ; et
« en cela il est moins coupable aux yeux de
« Dieu, parce que c'est plutôt quelque chose
« de faux dans l'esprit que de vicieux dans le
« cœur. Il faut donc éloigner de vous ces em-
« portements, qui ne sont pas dignes de vo-
« tre innocence. Mais aussi, ma chère enfant,
« votre imagination impétueuse vous a trop

« alarmée sur vos vœux. La religion n'exige
« point de sacrifice plus qu'humain. Ses sen-
« timents vrais, ses vertus tempérées, sont
« bien au-dessus des sentiments exaltés et
« des vertus forcées d'un prétendu héroïsme.
« Si vous aviez succombé, eh bien! pauvre
« brebis égarée, le bon Pasteur vous auroit
« cherchée pour vous ramener au troupeau.
« Les trésors du repentir vous étoient ou-
« verts : il faut des torrents de sang pour ef-
« facer nos fautes aux yeux des hommes, une
« seule larme suffit à Dieu. Rassurez-vous
« donc, ma chère fille, votre situation exige
« du calme; adressons-nous à Dieu, qui gué-
« rit toutes les plaies de ses serviteurs. Si c'est
« sa volonté, comme je l'espère, que vous
« échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'évê-
« que de Québec; il a les pouvoirs nécessaires
« pour vous relever de vos vœux, qui ne sont
« que des vœux simples, et vous achèverez
« vos jours près de moi avec Chactas votre
« époux. »

« A ces paroles du vieillard, Atala fut sai-
sie d'une longue convulsion, dont elle ne
sortit que pour donner des marques d'une

douleur effrayante. « Quoi ! dit-elle en joi-
« gnant les deux mains avec passion, il y
« avoit du remède ! je pouvois être relevée de
« mes vœux ! » — « Oui, ma fille, répondit
« le père ; et vous le pouvez encore. » — « Il
« est trop tard, il est trop tard ! s'écria-
« t-elle. Faut-il mourir, au moment où j'ap-
« prends que j'aurois pu être heureuse ! Que
« n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard !
« Aujourd'hui, de quel bonheur je jouirois
« avec toi, avec Chactas chrétien..., conso-
« lée, rassurée par ce prêtre auguste... dans
« ce désert... pour toujours... oh ! c'eût été
« trop de félicité ! » — « Calme-toi, lui dis-
« je en saisissant une des mains de l'infor-
« tunée ; calme-toi, ce bonheur, nous allons
« le goûter. » — « Jamais, jamais ! » dit
Atala. — « Comment? » repartis-je. — « Tu
« ne sais pas tout, s'écria la vierge : c'est
« hier.... pendant l'orage... J'allois violer
« mes vœux ; j'allois plonger ma mère dans
« les flammes de l'abîme ; déjà sa malédic-
« tion étoit sur moi ; déjà je mentois au Dieu
« qui m'a sauvé la vie... Quand tu baisois
« mes lèvres tremblantes, tu ne savois pas
« que tu n'embrassois que la mort ! » — « O

« ciel! s'écria le missionnaire, chère enfant,
« qu'avez-vous fait ? » — « Un crime, mon
« père, dit Atala les yeux égarés : mais je ne
« perdois que moi, et je sauvois ma mère. »
— « Achève donc, » m'écriai-je plein d'épouvante. — « Hé bien, dit-elle, j'avois prévu
« ma foiblesse ; en quittant les cabanes, j'ai
« emporté avec moi... » — « Quoi ? » repris-je avec horreur. — « Un poison ? » dit le père. — « Il est dans mon sein, » s'écria Atala.

« Le flambeau échappe de la main du solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez ; le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous, réveillons-nous ! dit
« bientôt le courageux hermite en allumant
« une lampe. Nous perdons des moments pré-
« cieux : intrépides chrétiens, bravons les
« assauts de l'adversité : la corde au cou, la
« cendre sur la tête, jetons-nous aux pieds
« du Très-Haut, pour implorer sa clémence
« ou pour nous soumettre à ses décrets. Peut-
« être est-il temps encore. Ma fille, vous
« eussiez dû m'avertir hier au soir. »

— « Hélas ! mon père, dit Atala, je vous
« ai cherché la nuit dernière ; mais le Ciel,
« en punition de mes fautes, vous a éloigné
« de moi. Tout secours eût d'ailleurs été inu-
« tile ; car les Indiens mêmes, si habiles dans
« ce qui regarde les poisons, ne connois-
« sent point de remèdes à celui que j'ai pris.
« O Chactas ! juge de mon étonnement quand
« j'ai vu que le coup n'étoit pas aussi subit
« que je m'y attendois ! Mon amour a redou-
« blé mes forces, mon âme n'a pu si vite se
« séparer de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportements qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissoit des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des

hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur ?

« Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison, et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayants se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me disoit-elle, ne les « trouves-tu pas bien glacés ? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur; ensuite elle ajoutoit : « Hier en« core, mon bien-aimé, ton seul toucher me « faisoit tressaillir, et voilà que je ne sens plus « ta main, je n'entends presque plus ta voix, « les objets de la grotte disparoissent tour à « tour. Ne sont-ce pas les oiseaux qui chan« tent? Le soleil doit être près de se coucher « maintenant? Chactas, ses rayons seront « bien beaux au désert, sur ma tombe ! »

« Atala, s'apercevant que ces paroles nous

faisoient fondre en pleurs, nous dit : « Par-
« donnez-moi, mes bons amis, je suis bien
« foible; mais peut-être que je vais devenir
« plus forte. Cependant mourir si jeune,
« tout à la fois, quand mon cœur étoit si
« plein de vie ! Chef de la prière, aie pitié de
« moi; soutiens-moi. Crois-tu que ma mère
« soit contente, et que Dieu me pardonne ce
« que j'ai fait ? »

— « Ma fille, répondit le bon religieux en
« versant des larmes, et les essuyant avec ses
« doigts tremblants et mutilés; ma fille, tous
« vos malheurs viennent de votre ignorance :
« c'est votre éducation sauvage et le manque
« d'instruction nécessaire qui vous ont per-
« due; vous ne saviez pas qu'une chrétienne
« ne peut disposer de sa vie. Consolez-vous
« donc, ma chère brebis; Dieu vous pardon-
« nera à cause de la simplicité de votre cœur.
« Votre mère et l'imprudent missionnaire
« qui la dirigeoit ont été plus coupables que
« vous; ils ont passé leurs pouvoirs en vous
« arrachant un vœu indiscret; mais que la
« paix du Seigneur soit avec eux ! Vous of-
« frez tous trois un terrible exemple des
« dangers de l'enthousiasme et du défaut de

« lumières en matière de religion. Rassurez-
« vous, mon enfant; celui qui sonde les reins
« et les cœurs vous jugera sur vos intentions,
« qui étoient pures, et non sur votre action,
« qui est condamnable.

« Quant à la vie, si le moment est arrivé
« de vous endormir dans le Seigneur, ah!
« ma chère enfant, que vous perdez peu de
« chose en perdant ce monde! Malgré la so-
« litude où vous avez vécu, vous avez connu
« les chagrins : que penseriez - vous donc si
« vous eussiez été témoin des maux de la so-
« ciété? si, en abordant sur les rivages de
« l'Europe, votre oreille eût été frappée de
« ce long cri de douleur qui s'élève de cette
« vieille terre? L'habitant de la cabane, et
« celui des palais, tout souffre, tout gémit
« ici-bas; les reines ont été vues pleurant
« comme de simples femmes, et l'on s'est
« étonné de la quantité de larmes que con-
« tiennent les yeux des rois!

« Est-ce votre amour que vous regret-
« tez? Ma fille, il faudroit autant pleurer
« un songe. Connoissez-vous le cœur de
« l'homme? et pourriez-vous compter les in-
« constances de son désir? vous calculeriez

« plutôt le nombre des vagues que la mer
« roule dans une tempête. Atala, les sacri-
« fices, les bienfaits, ne sont pas des liens
« éternels : un jour, peut-être, le dégoût
« fût venu avec la satiété, le passé eût été
« compté pour rien, et l'on n'eût plus aper-
« çu que les inconvénients d'une union pau-
« vre et méprisée. Sans doute, ma fille, les
« plus belles amours furent celles de cet hom-
« me et de cette femme sortis de la main du
« Créateur. Un paradis avoit été formé pour
« eux; ils étoient innocents et immortels.
« Parfaits de l'âme et du corps, ils se con-
« venoient en tout : Ève avoit été créée pour
« Adam, et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu
« toutefois se maintenir dans cet état de bon-
« heur, quels couples le pourront après eux ?
« Je ne vous parlerai point des mariages des
« premiers-nés des hommes, de ces unions
« ineffables, alors que la sœur étoit l'épouse
« du frère, que l'amour et l'amitié frater-
« nelle se confondoient dans le même cœur,
« et que la pureté de l'une augmentoit les
« délices de l'autre. Toutes ces unions ont
« été troublées; la jalousie s'est glissée à
« l'autel de gazon où l'on immoloit le che-

« vreau, elle a régné sous la tente d'Abraham,
« et dans ces couches mêmes où les patriar-
« ches goûtoient tant de joie qu'ils oublioient
« la mort de leurs mères.

« Vous seriez-vous donc flattée, mon en-
« fant, d'être plus innocente et plus heureuse
« dans vos liens que ces saintes familles dont
« Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous
« épargne les détails des soucis du ménage,
« les disputes, les reproches mutuels, les
« inquiétudes et toutes ces peines secrètes
« qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal.
« La femme renouvelle ses douleurs chaque
« fois qu'elle est mère, et elle se marie en
« pleurant. Que de maux dans la seule perte
« d'un nouveau-né à qui l'on donnoit le lait,
« et qui meurt sur votre sein! La montagne
« a été pleine de gémissements : rien ne
« pouvoit consoler Rachel, parce que ses fils
« n'étoient plus. Ces amertumes attachées
« aux tendresses humaines sont si fortes,
« que j'ai vu dans ma patrie de grandes da-
« mes, aimées par des rois, quitter la cour
« pour s'ensevelir dans des cloîtres, et mu-
« tiler cette chair révoltée, dont les plaisirs
« ne sont que des douleurs.

« Mais peut-être direz-vous que ces der-
« niers exemples ne vous regardent pas; que
« toute votre ambition se réduisoit à vivre
« dans une obscure cabane avec l'homme de
« votre choix; que vous cherchiez moins les
« douceurs du mariage que les charmes de
« cette folie que la jeunesse appelle *amour*?
« Illusion, chimère, vanité, rêve d'une ima-
« gination blessée! Et moi aussi, ma fille,
« j'ai connu les troubles du cœur; cette tête
« n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi
« tranquille qu'il vous le paroît aujourd'hui.
« Croyez-en mon expérience : si l'homme,
« constant dans ses affections, pouvoit sans
« cesse fournir à un sentiment renouvelé sans
« cesse, sans doute la solitude et l'amour l'é-
« galeroient à Dieu même; car ce sont là les
« deux éternels plaisirs du grand Être. Mais
« l'âme de l'homme se fatigue, et jamais elle
« n'aime long-temps le même objet avec plé-
« nitude. Il y a toujours quelques points par
« où deux cœurs ne se touchent pas, et ces
« points suffisent à la longue pour rendre la
« vie insupportable.

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des
« hommes, dans leur songe de bonheur, est

« d'oublier cette infirmité de la mort attachée « à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, « quelle qu'eût été votre félicité, ce beau vi- « sage se fût changé en cette figure unifor- « me que le sépulcre donne à la famille d'A- « dam; l'œil même de Chactas n'auroit pu « vous reconnoître entre vos sœurs de la « tombe. L'amour n'étend point son empire « sur les vers du cercueil. Que dis-je! (ô va- « nité des vanités!) que parlé-je de la puis- « sance des amitiés de la terre! Voulez-vous, « ma chère fille, en connoître l'étendue? Si « un homme revenoit à la lumière quelques « années après sa mort, je doute qu'il fût « revu avec joie par ceux-là même qui ont « donné le plus de larmes à sa mémoire : « tant on forme vite d'autres liaisons, tant « on prend facilement d'autres habitudes, « tant l'inconstance est naturelle à l'homme, « tant notre vie est peu de chose, même dans « le cœur de nos amis!

« Remerciez donc la bonté divine, ma « chère fille, qui vous retire si vite de cette « vallée de misère. Déjà le vêtement blanc « et la couronne éclatante des vierges se pré- « parent pour vous sur les nuées; déjà j'en-

« tends la Reine des Anges qui vous crie :
« Venez, ma digne servante, venez, ma
« colombe, venez vous asseoir sur un trône
« de candeur, parmi toutes ces filles qui ont
« sacrifié leur beauté et leur jeunesse au ser-
« vice de l'humanité, à l'éducation des enfants
« et aux chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez,
« rose mystique, vous reposer sur le sein de
« Jésus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial que
« vous vous êtes choisi, ne sera point trom-
« pé ; et les embrassements de votre céleste
« époux ne finiront jamais ! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse si je lui promettois de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie ; elle cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheureux,
« disoit-elle : si le Ciel t'éprouve aujourd'hui,

« c'est seulement pour te rendre plus com-
« patissant aux maux des autres. Le cœur,
« ô Chactas, est comme ces sortes d'arbres
« qui ne donnent leur baume pour les bles-
« sures des hommes que lorsque le fer les a
« blessés eux-mêmes. »

« Quand elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver, et, tour à tour consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort.

« Cependant l'hermite redoubloit de zèle. Ses vieux os s'étoient rallumés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient sans doute attentifs à cette scène où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

« Elle triomphoit, cette religion divine, et

l'on s'apercevoit de sa victoire à une sainte tristesse qui succédoit dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : « Fils d'Ou-
« talissi, te rappelles-tu cette première nuit
« où tu me pris pour la Vierge des dernières
« amours? Singulier présage de notre desti-
« née! » Elle s'arrêta; puis elle reprit : « Quand
« je songe que je te quitte pour toujours, mon
« cœur fait un tel effort pour revivre, que je
« me sens presque le pouvoir de me rendre
« immortelle à force d'aimer. Mais, ô mon
« Dieu, que votre volonté soit faite! » Atala se tut pendant quelques instants; elle ajouta :
« Il ne me reste plus qu'à vous demander
« pardon des maux que je vous ai causés. Je
« vous ai beaucoup tourmenté par mon or-
« gueil et mes caprices. Chactas, un peu de
« terre jeté sur mon corps va mettre tout
« un monde entre vous et moi, et vous dé-
« livrer pour toujours du poids de mes infor-
« tunes. »

— « Vous pardonner! répondis-je noyé de « larmes : n'est-ce pas moi qui ai causé tous « vos malheurs? » — « Mon ami, dit-elle en « m'interrompant, vous m'avez rendue très- « heureuse; et, si j'étois à recommencer la « vie, je préfèrerois encore le bonheur de « vous avoir aimé quelques instants dans un « exil infortuné à toute une vie de repos dans « ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche; ses doigts errants cherchoient à toucher quelque chose; elle conversoit tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, « tu vis cette croix briller à la lueur du feu « sur mon sein; c'est le seul bien que pos- « sède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'en- « voya à ma mère peu de jours après ma nais- « sance. Reçois donc de moi cet héritage, ô « mon frère! conserve-le en mémoire de mes « malheurs. Tu auras recours à ce Dieu des

« infortunés dans les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. Ami, « notre union auroit été courte sur la terre, « mais il est après cette vie une plus longue « vie. Qu'il seroit affreux d'être séparée de toi « pour jamais! Je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais attendre dans l'empire « céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire « dans la religion chrétienne, qui prépara notre réunion. Elle fait sous tes yeux un grand « miracle, cette religion, puisqu'elle me rend « capable de te quitter sans mourir dans les « angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse; je sais trop ce qu'il en coûte, pour « te demander un serment. Peut-être ce vœu « te séparereoit-il de quelque femme plus heureuse que moi... O ma mère! pardonne à « ta fille. O Vierge! retenez votre courroux. « Je retombe dans mes foiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu, des pensées qui ne devroient être que pour toi! »

« Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la

grotte : « Il est temps, s'écria-t-il, il est temps « d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où étoit renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des Anges et les frémissements des harpes célestes ; et, lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mouran-

excellent homme ne se servoit point des vaines raisons de la terre, il se contentoit de me dire : « Mon fils, c'est la volonté de Dieu ! » et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avois éprouvé moi-même.

« La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. « Mon père, lui dis-je, c'en est trop : que les « passions d'un jeune homme ne troublent « plus la paix de tes jours. Laisse-moi em« porter les restes de mon épouse ; je les en« sevelirai dans quelque coin du désert, et « si je suis encore condamné à la vie, je tâ« cherai de me rendre digne de ces noces éter« nelles qui m'ont été promises par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : « O sang « de Jésus-Christ, sang de mon divin maî« tre, je reconnois là tes mérites ! Tu sauveras « sans doute ce jeune homme. Mon Dieu, « achève ton ouvrage ; rends la paix à cette « âme troublée, et ne lui laisse de ses mal-

« heurs que d'humbles et utiles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez, mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les vertus d'Atala, « lui dis-je, ont été inconnus des hommes; « que sa tombe, creusée furtivement par nos « mains, partage cette obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain, au lever du soleil, pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

« Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnoit vers le nord. L'hermite les avoit roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'étoit le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis long-temps il le destinoit à son propre tombeau. Atala étoit couchée sur un gazon de sensitives de montagnes; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étoient découverts. On voyoit dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée..., celle-là même que j'avois déposée sur le lit

de la vierge pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, sembloient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguoit quelques veines bleues. Ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressoient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avoit joui de la lumière auroit pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante! que de fois je m'étois penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté!

« La lune prêta son pâle flambeau à cette

veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeoit un rameau fleuri dans une eau consacrée ; puis, secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétoit sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé *Job*; il disoit :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché
« comme l'herbe des champs.
« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée
« à un misérable, et la vie à ceux qui sont
« dans l'amertume du cœur ? »

« Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée alloit roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements

de la cloche qui appeloit les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés qui répondoit à la voix du solitaire.

« Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des ormes : c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'hermite marchoit devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers; la vieillesse et la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil hermite à genoux l'un vis-

à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps étoit étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

« Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparoître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité ; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, m'écriai-je alors, « vois ton fils inhumer ta fille ! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

« Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avois formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connoissoit merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Ou-

« talissi, tandis qu'Atala a vécu je vous ai
« sollicité moi-même de demeurer auprès de
« moi ; mais à présent votre sort est changé,
« vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi,
« mon fils, les douleurs ne sont point éter-
« nelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finis-
« sent, parce que le cœur de l'homme est
« fini ; c'est une de nos grandes misères :
« nous ne sommes pas même capables d'être
« long-temps malheureux. Retournez au
« Meschacebé ; allez consoler votre mère,
« qui vous pleure tous les jours, et qui a be-
« soin de votre appui. Faites-vous instruire
« dans la religion de votre Atala, lorsque
« vous en trouverez l'occasion, et souvenez-
« vous que vous lui avez promis d'être ver-
« tueux et chrétien. Moi je veillerai ici sur
« son tombeau. Partez, mon fils. Dieu, l'âme
« de votre sœur et le cœur de votre vieil ami
« vous suivront. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte, qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction

et ses dernières larmes. Je passai au tombeau; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montroit au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire étoit venu prier au tombeau pendant la nuit; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets! Eh, mon enfant! qui ne les a point faites, ces réflexions? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille : hé bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus se-

RENÉ.

En arrivant chez les Natchez, René avoit été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivoit point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînoit au fond des bois; il y passoit seul des journées entières, et sembloit sauvage parmi des Sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie [1], il avoit renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avoient pris beaucoup d'empire sur son cœur : le premier, par une indulgence aimable; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avoit jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiroient

[1] Colonie françoise aux Natchez.

vivement connoître par quel malheur un Européen bien né avoit été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avoit toujours donné pour motif de ses refus le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornoit, disoit-il, à celle de ses pensées et de ses sentiments. « Quant à l'événement qui m'a déterminé à passer en Amérique, ajoutoit-il, je le dois ensevelir dans un éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyoit jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avoit point éprouvé, mais les sentiments secrets de son âme.

Le 21 de ce mois que les Sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem,

et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levoit : à quelque distance dans la plaine, on apercevoit le village des Natchez, avec son bocage de mûriers, et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie françoise et le fort Rosalie se montroient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentoient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençoit à paroître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinoient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel; à l'occident, le Meschacebé rouloit ses ondes dans un silence magnifique, et formoit la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem qui ne pouvoit plus en jouir; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre; René prit sa place

au milieu d'eux, et, après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis.

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

« Combien vous aurez pitié de moi! Que mes éternelles inquiétudes vous paroîtront misérables! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même? Hélas! ne le condamnez pas; il a été trop puni!

« J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avois un frère que mon père bénit, parce qu'il voyoit en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

« Mon humeur étoit impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux,

silencieux et triste, je rassemblois autour de moi mes jeunes compagnons; puis les abandonnant tout à coup, j'allois m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

« Chaque automne, je revenois au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvois l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeurs et de goûts m'unissoit étroitement à cette sœur; elle étoit un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles: promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs!

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-

Pourquoi cet étonnant mystère ne seroit-il pas l'indice de notre immortalité? pourquoi la mort, qui sait tout, n'auroit-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers? pourquoi n'y auroit-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité?

« Amélie, accablée de douleur, étoit retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

« J'accompagnai mon père à son dernier asile; la terre se referma sur sa dépouille; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids: le soir même l'indifférent passoit sur sa tombe; hors pour sa fille et pour son fils, c'étoit déjà comme s'il n'avoit jamais été.

« Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère: je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

« Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérois l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenoit souvent du bonheur de la vie religieuse; elle me disoit que j'étois le seul lien qui la retînt

dans le monde, et ses yeux s'attachoient sur moi avec tristesse.

« Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portois souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre!

« Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux foibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

« Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort; j'erre encore au déclin du jour dans

RT\:

[illegible] et [illegible]

[illegible] les [illegible]

[illegible] leur ombre sur le [illegible]

[illegible] à contempler [illegible]

[illegible] la mort et les [illegible]

[illegible] entre les [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] reconnaissent-ils [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] dans ces [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] des [illegible]

[illegible] m'e[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre, et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et foiblesse de l'homme : un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais !

« Quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

« Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avoit vu jeter les fondements de ces cités se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune, se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

« Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairoit à demi les piliers des arcades, et dessinoit leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtois à contempler la croix qui marquoit le champ de la mort, et les longues herbes qui croissoient entre les pierres des tombes. O hommes qui ayant vécu loin du monde avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissoient-ils point mon cœur!

« Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressembloit à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

« Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connoissois ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus: je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte

et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre, et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et foiblesse de l'homme! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais!

« Quelquefois une haute colonne se montroit seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

« Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avoit vu jeter les fondements de ces cités se couchoit majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune, se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montroit les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

« Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuois trop souvent qu'une poussière criminelle.

« Je voulus voir si les races vivantes m'offriroient plus de vertus ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenois un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquoit du doigt un lieu fameux par un sacrifice[1]. Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissoit autour du marbre tragique. Des manœuvres étoient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou tailloient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifioit ce monument: les uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient la catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

« Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des

[1] A Londres, derrière White-Hall, la statue de Charles Ier.

peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

« Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfans ; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

« Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poèmes dont un héros consoloit jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent couloit à nos pieds ; le chevreuil paissoit à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers siffloit sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David au bord

du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étoient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livroit des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitoient des fantômes homicides.

L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errois dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion ! Quel labyrinthe de colonnes ! Quelle succession d'arches et de voûtes ! Qu'ils sont beaux, ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète, et les fait toucher aux sens.

« Cependant qu'avois-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

« Mais peut-être, mes vieux amis, vous sur-

tout, habitant du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature?

« Un jour j'étois monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me sembloient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte; mais, tandis que d'un côté mon œil apercevoit ces objets, de l'autre il plongeoit dans le cratère de l'Etna, dont je découvrois les entrailles brûlantes entre les bouffées d'une noire vapeur.

« Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyoit à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense

et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces dernier mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le Père Souël le regardoit avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendoit plus parler le jeune homme, ne savoit que penser de ce silence.

René avoit les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passoient gaîment dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

« Heureux Sauvages! oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourois tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'étoit que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur atteignoit quelquefois votre âme, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre re-

gard levé vers le ciel cherchoit avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre Sauvage. »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant les bras dans l'ombre et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils! mon cher fils! » A ces accents, le fils d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux Sauvage : « Mon jeune ami,
« les mouvements d'un cœur comme le tien
« ne sauroient être égaux ; modère seulement
« ce caractère qui t'a déjà fait tant de mal.
« Si tu souffres plus qu'un autre des choses
« de la vie, il ne faut pas t'en étonner : une
« grande âme doit contenir plus de douleurs
« qu'une petite. Continue ton récit. Tu nous
« as fait parcourir une partie de l'Europe,
« fais-nous connoître ta patrie. Tu sais que
« j'ai vu la France, et quels liens m'y ont
« attaché ; j'aimerai à entendre parler de ce
« grand Chef [1] qui n'est plus, et dont j'ai

[1] Louis XIV.

« visité la superbe cabane. Mon enfant, je ne
« vis plus que par la mémoire. Un vieillard
« avec ses souvenirs ressemble au chêne dé-
« crépit de nos bois : ce chêne ne se décore
« plus de son propre feuillage, mais il couvre
« quelquefois sa nudité des plantes étrangères
« qui ont végété sur ses antiques rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur :

« Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'étoit plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout étoit subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

« C'étoit donc bien vainement que j'avois espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avoit rien appris, et pourtant je n'avois plus la douceur de l'ignorance.

« Ma sœur, par une conduite inexplicable, sembloit se plaire à augmenter mon ennui; elle avoit quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptois l'aller rejoindre; elle se hâta de me répondre, pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle étoit incertaine du lieu où l'appelleroient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité!

« Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avois été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disoit rien et qui ne m'entendoit pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avoit encore usée, cherchoit un objet qui pût l'attacher; mais je m'aperçus que je donnois plus que je ne recevois. Ce n'étoit ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandoit de moi. Je n'étois occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouois, dégoûté de plus en plus des choses et des hom-

mes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

« Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlois à la foule : vaste désert d'hommes !

« Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passois des heures entières en méditation. Je voyois de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortoit de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendoit au dehors sembloient être les flots des passions et les orages du monde, qui venoient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

« Quand le soir étoit venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtois sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, sembloit osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirois ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières qui brilloient dans la demeure des hommes, je me transportois par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairoient, et je songeois que sous tant de toits habités je n'avois pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venoit frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique; elle alloit se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas! chaque heure, dans la société, ouvre un tombeau et fait couler des larmes.

« Cette vie, qui m'avoit d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirois. Je ne le savois pas; mais je crus tout à coup que les bois me seroient délicieux. Me voilà

soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avois déjà dévoré des siècles.

« J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étois parti autrefois pour faire le tour du monde.

« On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir long-temps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle étoit accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avois encore la folie de croire au bonheur, je le chercherois dans l'habitude.

« La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre,

n'ayant point encore aimé, j'étois accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissois subitement, et je sentois couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussois des cris involontaires, et la nuit étoit également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquoit quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendois dans la vallée, je m'élevois sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassois dans les vents, je croyois l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout étoit ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

« Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'étoit pas sans quelques charmes : un jour je m'étois amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînoit. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçoit les débris de mon rameau. O

foiblesse des mortels! ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

« Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvois dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

« L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurois voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviois jusqu'au sort du pâtre que je voyois réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avoit allumé au coin d'un bois. J'écoutois ses chants mélancoliques, qui me rappeloient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un ins-

trument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

« Le jour, je m'égarois sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il falloit peu de chose à ma rêverie! une feuille séchée que le vent chassoit devant moi, une cabane dont la fumée s'élevoit dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui trembloit au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmuroit! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui voloient au-dessus de ma tête. Je me figurois les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurois voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentoit; je sentois que je n'étois moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel sembloit me dire : « Homme,
« la saison de ta migration n'est pas encore
« venue; attends que le vent de la mort se
« lève, alors tu déploieras ton vol vers ces
« régions inconnues que ton cœur demande. »

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! Ainsi disant, je marchois à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

« La nuit, lorsque l'aquilon ébranloit ma chaumière, que les pluies tomboient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyois la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me sembloit que la vie redoubloit au fond de mon cœur, que j'aurois eu la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avois pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvois! O Dieu! si tu m'avois donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même..... Beauté céleste! je me serois prosterné devant toi; puis, te prenant dans mes bras, j'aurois prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

« Hélas! j'étois seul, seul sur la terre! Une langueur secrète s'emparoit de mon corps.

Ce dégoût de la vie que j'avois ressenti dès mon enfance revenoit avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevois de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

« Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur qui n'étoit nulle part et qui étoit partout, je résolus de quitter la vie.

« Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le Ciel avoit presque privé de la raison. J'étois plein de religion, et je raisonnois en impie ; mon cœur aimoit Dieu, et mon esprit le méconnoissoit ; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étoient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut ? est-il toujours sûr de ce qu'il pense ?

« Tout m'échappoit à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avois essayé de tout, et tout m'avoit été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint

à me manquer, que me restoit-il? C'étoit la dernière planche sur laquelle j'avois espéré me sauver, et je la sentois encore s'enfoncer dans l'abîme!

« Décidé que j'étois à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressoit; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper.

« Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangements concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontoit peu à peu mon cœur. Je m'imaginois pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon âme, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnoit dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étois jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout à coup surprendre.

« Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'étoit la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes sentiments se venoient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avoit si longtemps que je n'avois trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon âme !

« Amélie, se jetant dans mes bras, me dit : « Ingrat, tu veux mourir, et ta sœur « existe! Tu soupçonnes son cœur! Ne t'expli- « que point, ne t'excuse point, je sais tout; « j'ai tout compris, comme si j'avois été avec « toi. Est-ce moi que l'on trompe, moi qui ai « vu naître tes premiers sentiments ! Voilà « ton malheureux caractère, tes dégoûts, tes « injustices. Jure, tandis que je te presse sur « mon cœur, jure que c'est la dernière fois « que tu te livreras à tes folies; fais le ser- « ment de ne jamais attenter à tes jours. »

« En prononçant ces mots, Amélie me regardoit avec compassion et tendresse, et cou

vroit mon front de ses baisers; c'étoit presque une mère, c'étoit quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandois qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie : elle exigea un serment solennel; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

« Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendois la voix de ma sœur, j'éprouvois un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avoit reçu de la nature quelque chose de divin; son âme avoit les mêmes grâces innocentes que son corps; la douceur de ses sentiments étoit infinie; il n'y avoit rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiroient comme de concert; elle tenoit de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

« Le moment étoit venu où j'allois expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avois été jusqu'à désirer d'éprouver un mal-

heur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance : épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé!

« Que vais-je vous révéler, ô mes amis! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même... Il y a quelques jours, rien n'auroit pu m'arracher ce secret... A présent tout est fini!

« Toutefois, ô vieillards! que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

« L'hiver finissoit, lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdoit le repos et la santé qu'elle commençoit à me rendre. Elle maigrissoit; ses yeux se creusoient, sa démarche étoit languissante, et sa voix troublée. Un jour je la surpris tout en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmoit. D'involontaires soupirs venoient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soutenoit sans se fatiguer une longue course; tantôt elle se traînoit à peine ; elle prenoit et laissoit son ouvrage, ouvroit un livre sans pouvoir lire, commençoit une phrase qu'elle n'achevoit pas, fon-

doit tout à coup en pleurs, et se retiroit pour prier.

« En vain je cherchois à découvrir son secret. Quand je l'interrogeois, en la pressant dans mes bras, elle me répondoit, avec un sourire, qu'elle étoit comme moi, qu'elle ne savoit pas ce qu'elle avoit.

« Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenoit pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me sembloit être la cause de ses larmes; car elle paroissoit ou plus tranquille ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevoit. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeûnions ensemble étant passée, je monte à son appartement; je frappe, on ne me répond point; j'entr'ouvre la porte, il n'y avoit personne dans la chambre. J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ.

« Le Ciel m'est témoin, mon frère, que je
« donnerois mille fois ma vie pour vous épar-

« gner un moment de peine; mais, infortu-
« née que je suis, je ne puis rien pour votre
« bonheur. Vous me pardonnerez donc de
« m'être dérobée de chez vous comme une
« coupable; je n'aurois jamais pu résister à
« vos prières, et cependant il falloit partir...
« Mon Dieu, ayez pitié de moi!

« Vous savez, René, que j'ai toujours eu
« du penchant pour la vie religieuse; il est
« temps que je mette à profit les avertisse-
« ments du Ciel. Pourquoi ai-je attendu si
« tard! Dieu m'en punit. J'étois restée pour
« vous dans le monde... Pardonnez, je suis
« toute troublée par le chagrin que j'ai de
« vous quitter.

« C'est à présent, mon cher frère, que je
« sens bien la nécessité de ces asiles contre
« lesquels je vous ai vu souvent vous élever.
« Il est des malheurs qui nous séparent pour
« toujours des hommes : que deviendroient
« alors de pauvres infortunées?... Je suis per-
« suadée que vous-même, mon frère, vous
« trouveriez le repos dans ces retraites de la
« religion : la terre n'offre rien qui soit digne
« de vous.

« Je ne vous rappellerai point votre ser-

« ment; je connois la fidélité de votre parole.
« Vous l'avez juré, vous vivrez pour moi. Y
« a-t-il rien de plus misérable que de songer
« sans cesse à quitter la vie? Pour un homme
« de votre caractère, il est si aisé de mourir!
« Croyez-en votre sœur, il est plus difficile
« de vivre.

« Mais, mon frère, sortez au plus vite de
« la solitude, qui ne vous est pas bonne;
« cherchez quelque occupation. Je sais que
« vous riez amèrement de cette nécessité où
« l'on est en France de *prendre un état*. Ne
« méprisez pas tant l'expérience et la sagesse
« de nos pères. Il vaut mieux, mon cher
« René, ressembler un peu plus au commun
« des hommes, et avoir un peu moins de mal-
« heur.

« Peut-être trouveriez-vous dans le mariage
« un soulagement à vos ennuis. Une femme,
« des enfants, occuperoient vos jours. Et
« quelle est la femme qui ne chercheroit pas
« à vous rendre heureux! L'ardeur de votre
« âme, la beauté de votre génie, votre air
« noble et passionné, ce regard fier et tendre,
« tout vous assureroit de son amour et de sa
« fidélité. Ah! avec quelles délices ne te

« presseroit-elle pas dans ses bras et sur son « cœur ! Comme tous ses regards, toutes ses « pensées, seroient attachés sur toi pour pré- « venir tes moindres peines ! Elle seroit tout « amour, tout innocence devant toi ; tu croi- « rois retrouver une sœur.

« Je pars pour le couvent de... Ce monas- « tère, bâti au bord de la mer, convient à la « situation de mon âme. La nuit, du fond de « ma cellule, j'entendrai le murmure des « flots qui baignent les murs du couvent ; je « songerai à ces promenades que je faisois « avec vous au milieu des bois, alors que « nous croyions retrouver le bruit des mers « dans la cime agitée des pins. Aimable com- « pagnon de mon enfance, est-ce que je ne « vous verrai plus ? A peine plus âgée que « vous, je vous balançois dans votre ber- « ceau ; souvent nous avons dormi ensemble. « Ah ! si un même tombeau nous réunissoit « un jour ! mais non : je dois dormir seule « sous les marbres glacés de ce sanctuaire où « reposent pour jamais ces filles qui n'ont « point aimé.

« Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes « à demi effacées par mes larmes. Après

« tout, mon ami, un peu plus tôt, un peu
« plus tard, n'auroit-il pas fallu nous quit-
« ter? Qu'ai-je besoin de vous entretenir de
« l'incertitude et du peu de valeur de la vie?
« Vous vous rappelez le jeune M..... qui fit
« naufrage à l'île de France. Quand vous
« reçûtes sa dernière lettre, quelques mois
« après sa mort, sa dépouille terrestre n'exis-
« toit même plus, et l'instant où vous com-
« menciez son deuil en Europe étoit celui où
« on le finissoit aux Indes. Qu'est-ce donc
« que l'homme, dont la mémoire périt si
« vite? Une partie de ses amis ne peut ap-
« prendre sa mort, que l'autre n'en soit
« déjà consolée! Quoi! cher et trop cher
« René, mon souvenir s'effacera-t-il si
« promptement de ton cœur? O mon frère!
« si je m'arrache à vous dans le temps, c'est
« pour n'être pas séparée de vous dans l'é-
« ternité.

« Amélie. »

P. S. « Je joins ici l'acte de la donation
« de mes biens; j'espère que vous ne refuse-
« rez pas cette marque de mon amitié. »

« La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachoit-elle? Qui la forçoit si subitement à embrasser la vie religieuse? Ne m'avoit-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout à coup? Oh! pourquoi étoit-elle venue me détourner de mon dessein? Un mouvement de pitié l'avoit rappelée auprès de moi; mais bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avoit qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir! Telles étoient mes plaintes. Puis, faisant un retour sur moi-même : « Ingrate « Amélie, disois-je, si tu avois été à ma « place, si, comme moi, tu avois été perdue « dans le vide de tes jours, ah! tu n'aurois « pas été abandonnée de ton frère! »

« Cependant, quand je relisois la lettre, j'y trouvois je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondoit. Tout à coup, il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avoit peut-être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osoit avouer. Ce

soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respiroit dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

« Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandoit seulement qu'elle avoit obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle alloit prononcer ses vœux.

« Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

« Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avois à prendre, je résolus d'aller à B.... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avois été élevé se trouvoit sur la route. Quand j'aperçus les bois où j'avois passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

« Mon frère aîné avoit vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitoit pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours

désertes; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissoit au pied des murs, les feuilles qui jonchoient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avois vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étoient déjà couvertes de mousse; le violier jaune croissoit entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitois à franchir le seuil; cet homme s'écria : « Hé bien! allez-« vous faire comme cette étrangère qui vint « ici il y a quelques jours? Quand ce fut pour « entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de « la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnoître l'*étrangère* qui, comme moi, étoit venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs!

« Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendoit que le bruit de mes pas. Les chambres étoient à peine éclairées par la foible lumière qui pénétroit entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avoit perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retiroit

tois ni à quoi j'étois résolu. Déjà le prêtre attendoit à l'autel; tout à coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle étoit si belle, il y avoit sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent; ma force m'abandonna; je me sentis lié par une main toute-puissante, et, au lieu de blasphêmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité.

« Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devoient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornements, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et, dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : « Elle a paru comme l'encens qui se « consume dans le feu, » un grand calme et

des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

« Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtements, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient me chercher, pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelants dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment, je sens renaître mes transports; ma rage va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin; et le voile mystérieux,

double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avoit paru si belle. L'œil de la pénitente étoit attaché sur la poussière du monde, et son âme étoit dans le ciel.

« Cependant Amélie n'avoit point encore prononcé ses vœux; et pour mourir au monde il falloit qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre; on étend sur elle le drap mortuaire; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles! On m'avoit contraint de me placer à genoux, près mur de ce lugubre appareil. Tout à coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, fais « que je ne me relève jamais de cette couche fu- « nèbre, et comble de tes biens un frère qui n'a « point partagé ma criminelle passion! »

« A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire; ma raison s'égare, je

me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie :
« Chaste épouse de Jésus-Christ, reçois mes
« derniers embrassements à travers les glaces
« du trépas et les profondeurs de l'éternité,
« qui te séparent déjà de ton frère! »

« Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel; on m'emporte sans connoissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour! j'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice étoit consommé, et que ma sœur avoit été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisoit prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie! une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu comme aux enfers, hors l'espérance.

« On peut trouver des forces dans son âme contre un malheur personnel; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout-à-fait insupportable. Éclairé sur

les maux de ma sœur, je me figurois ce qu'elle avoit dû souffrir. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avois pu comprendre : ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avoit fait paroître au moment de mon départ pour mes voyages ; le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette foiblesse qui l'empêcha si long-temps d'entrer dans un monastère ; sans doute la fille malheureuse s'étoit flattée de guérir ! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avoient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

« O mes amis ! je sus donc ce que c'étoit que de verser des larmes pour un mal qui n'étoit point imaginaire ! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin ; et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

« J'avois voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant ; c'étoit un grand crime :

Dieu m'avoit envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me prioit de vivre, et je lui devois bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange!) je n'avois plus envie de mourir depuis que j'étois réellement malheureux. Mon chagrin étoit devenu une occupation qui remplissoit tous mes moments : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère!

« Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

« On équipoit, dans ce moment même, au port de B...., une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseau ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

« Ma sœur avoit touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinoit la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui : son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre

des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

« La vente du peu de bien qui me restoit, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent long-temps dans le port. J'allois, chaque matin, m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenois toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

« J'errois sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'apercevois souvent à une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvoit à l'aspect de l'Océan où apparoissoit quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même fenêtre : elle contemploit la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et sembloit prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisoient tristement sur des grèves solitaires.

« Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appeloit les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintoit

avec lenteur et que les vierges s'avançoient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courois au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutois dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêloient sous les voûtes du temple au foible bruissement des flots.

« Je ne sais comment toutes ces choses, qui auroient dû nourrir mes peines, en émoussoient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avoient moins d'amertume lorsque je les répandois sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portoit avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendroit à son tour moins misérable.

« Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignoit tendrement de ma douleur, et m'assuroit que le temps diminuoit la sienne. « Je ne désespère pas de mon bon-
« heur, me disoit-elle. L'excès même du sa-
« crifice, à présent que le sacrifice est con-
« sommé, sert à me rendre quelque paix. La
« simplicité de mes compagnes, la pureté de

lie! orageuse comme l'Océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, échos du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! Je contemplai long-temps, sur la côte, les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissoient à l'horizon. »

Comme René achevoit de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël ; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venoit de lui remettre.

Elle étoit de la supérieure de.. Elle contenoit le récit des derniers moments de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté étoit inconsolable, et

l'on y regardoit Amélie comme une sainte. La supérieure ajoutoit que depuis trente ans qu'elle étoit à la tête de la maison, elle n'avoit jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressoit René dans ses bras, le vieillard pleuroit. « Mon enfant, dit-il à son fils, « je voudrois que le père Aubry fût ici; il ti- « roit du fond de son cœur je ne sais quelle « paix qui, en les calmant, ne sembloit « cependant point étrangère aux tempêtes; « c'étoit la lune dans une nuit orageuse : « les nuages errants ne peuvent l'emporter « dans leur course; pure et inaltérable, elle « s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hé- « las! pour moi, tout me trouble et m'en- « traîne. »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avoit écouté, d'un air austère, l'histoire de René. Il portoit en secret un cœur compatissant, mais il montroit au dehors un caractère inflexible; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne « mérite, dans cette histoire, la pitié qu'on « vous montre ici. Je vois un jeune homme « entêté de chimères, à qui tout déplaît, et « qui s'est soustrait aux charges de la société « pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est « point, monsieur, un homme supérieur « parce qu'on aperçoit le monde sous un jour « odieux. On ne hait les hommes et la vie, « que faute de voir assez loin. Étendez un « peu plus votre regard, et vous serez bien- « tôt convaincu que tous ces maux dont vous « vous plaignez sont de purs néants. Mais « quelle honte de ne pouvoir songer au seul « malheur réel de votre vie, sans être forcé « de rougir! Toute la pureté, toute la vertu, « toute la religion, toutes les couronnes d'une « sainte, rendent à peine tolérable la seule « idée de vos chagrins. Votre sœur a expié « sa faute; mais, s'il faut ici dire ma pen- « sée, je crains que, par une épouvantable « justice, un aveu sorti du sein de la tombe « n'ait troublé votre âme à son tour. Que « faites-vous seul au fond des forêts où vous « consumez vos jours, négligeant tous vos « devoirs? Des saints, me direz-vous, se sont

« ensevelis dans les déserts? Ils y étoient « avec leurs larmes, et employoient à étein- « dre leurs passions le temps que vous perdez « peut-être à allumer les vôtres. Jeune pré- « somptueux qui avez cru que l'homme se « peut suffire à lui-même ! la solitude est « mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; « elle redouble les puissances de l'âme, en « même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour « s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit « les consacrer au service de ses sembla- « bles; s'il les laisse inutiles, il en est d'a- « bord puni par une secrète misère, et tôt « ou tard le Ciel lui envoie un châtiment ef- « froyable. »

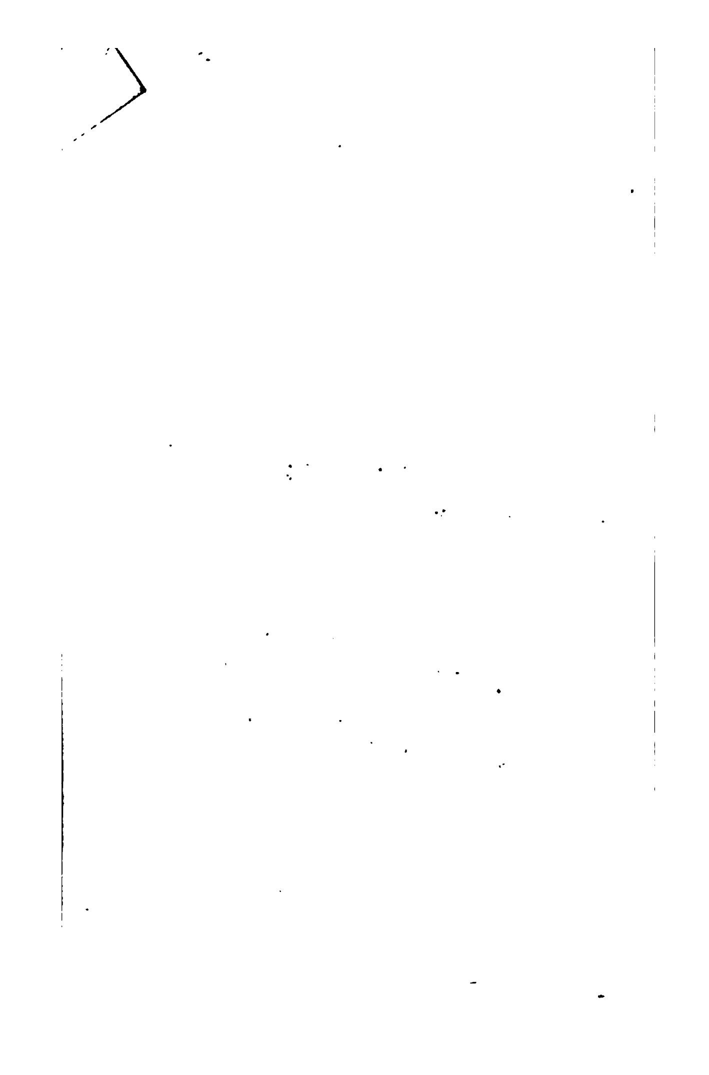
Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire; et ce sourire de la bouche, qui ne se marioit plus à celui des yeux, avoit quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant d'A- « tala, il nous parle sévèrement; il corrige « et le vieillard et le jeune homme, et il a « raison. Oui, il faut que tu renonces à cette « vie extraordinaire qui n'est pleine que de

« soucis ; il n'y a de bonheur que dans les
« voies communes.

« Un jour le Meschacebé, encore assez
« près de sa source, se lassa de n'être qu'un
« limpide ruisseau. Il demande des neiges
« aux montagnes, des eaux aux torrents, des
« pluies aux tempêtes; il franchit ses rives,
« et désole ses bords charmants. L'orgueil-
« leux ruisseau s'applaudit d'abord de sa
« puissance; mais voyant que tout devenoit
« désert sur son passage; qu'il couloit, aban-
« donné dans la solitude; que ses eaux étoient
« toujours troublées, il regretta l'humble lit
« que lui avoit creusé la nature, les oiseaux,
« les fleurs, les arbres et les ruisseaux, jadis
« modestes compagnons de son paisible
« cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flammant* qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçoit un orage pour le milieu du jour Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchoit en silence entre le missionnaire qui prioit Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchoit sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver

le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des François et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il alloit s'asseoir au soleil couchant.



LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE.

Lorsque Boabdil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvroit la mer où l'infortuné monarque alloit s'embarquer pour l'Afrique; on apercevoit aussi Grenade, la Véga et le Xénil, au bord duquel s'élevoient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquoient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnoit dans son exil avec les grands qui composoient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une femme un royaume « que tu n'as pas su défendre comme un

La cabane de cette famille, qui jadis eut des palais, n'étoit point placée dans le hameau des autres exilés, au pied de la montagne du Mamelife; elle étoit bâtie parmi les débris mêmes de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre, et où l'on voit aujourd'hui un hermitage mahométan. Aux murailles de la cabane étoient attachés des boucliers de peau de lion, qui portoient empreintes sur un champ d'azur deux figures de Sauvages brisant une ville avec une massue. Autour de cette devise on lisoit ces mots : *C'est peu de chose!* armes et devise des Abencerages. Des lances ornées de pennons blancs et bleus, des alburnos, des casaques de satin tailladé, étoient rangés auprès des boucliers, et brilloient au milieu des cimeterres et des poignards. On voyoit encore suspendus çà et là des gantelets, des mors enrichis de pierreries, de larges étriers d'argent, de longues épées dont le fourreau avoit été brodé par les mains des princesses, et des éperons d'or que les Yseult, les Genièvre, les Oriane, chaussèrent jadis à de vaillants chevaliers.

Sur des tables, au pied de ces trophées de

la gloire, étoient posés des trophées d'une vie pacifique : c'étoient des plantes cueillies sur les sommets de l'Atlas et dans le désert de Zaara; plusieurs même avoient été apportées de la plaine de Grenade. Les unes étoient propres à soulager les maux du corps; les autres devoient étendre leur pouvoir jusque sur les chagrins de l'âme. Les Abencerages estimoient surtout celles qui servoient à calmer les vains regrets, à dissiper les folles illusions et ces espérances de bonheur toujours naissantes, toujours déçues. Malheureusement ces simples avoient des vertus opposées, et souvent le parfum d'une fleur de la patrie étoit comme une espèce de poison pour les illustres bannis.

Vingt-quatre ans s'étoient écoulés depuis la prise de Grenade. Dans ce court espace de temps, quatorze Abencerages avoient péri par l'influence d'un nouveau climat, par les accidents d'une vie errante, et surtout par le chagrin, qui mine sourdement les forces de l'homme. Un seul rejeton étoit tout l'espoir de cette maison fameuse. Aben-Hamet portoit le nom de cet Abencerage qui fut accusé par les Zégris d'avoir séduit la sultane Alfaï-

ma. Il réunissoit en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté. Il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père; il résolut alors de faire un pélerinage au pays de ses aïeux, afin de satisfaire au besoin de son cœur, et d'accomplir un dessein qu'il cacha soigneusement à sa mère.

Il s'embarque à l'échelle de Tunis; un vent favorable le conduit à Carthagène; il descend du navire, et prend aussitôt la route de Grenade : il s'annonçoit comme un médecin arabe qui venoit herboriser parmi les rochers de la Sierra-Nevada. Une mule paisible le portoit lentement dans le pays où les Abencerages voloient jadis sur de belliqueux coursiers : un guide marchoit en avant, conduisant deux autres mules ornées de sonnettes et de touffes de laine de diverses couleurs. Aben-Hamet traversa les grandes bruyères et les bois de palmiers du royaume de Murcie : à la vieillesse de ces palmiers, il jugea qu'ils devoient avoir été plantés par ses pères, et son cœur fut pénétré de regrets. Là s'élevoit une tour

où veilloit la sentinelle au temps de la guerre des Maures et des Chrétiens ; ici se montroit une ruine dont l'architecture annonçoit une origine mauresque : autre sujet de douleur pour l'Abencerage ! il descendoit de sa mule, et sous prétexte de chercher des plantes, il se cachoit un moment dans ces débris pour donner un libre cours à ses larmes. Il reprenoit ensuite sa route, en rêvant au bruit des sonnettes de la caravane et au chant monotone de son guide. Celui-ci n'interrompoit sa longue romance que pour encourager ses mules, en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander, en les appelant *paresseuses* et *obstinées*.

Des troupeaux de moutons qu'un berger conduisoit comme une armée dans des plaines jaunes et incultes, quelques voyageurs solitaires, loin de répandre la vie sur le chemin, ne servoient qu'à le faire paroître plus triste et plus désert. Ces voyageurs portoient tous une épée à la ceinture : ils étoient enveloppés dans un manteau, et un large chapeau rabattu leur couvroit à demi le visage. Ils saluoient en passant Aben-Hamet, qui ne distinguoit dans ce noble salut que le nom de *Dieu*, de *Sei-*

gneur et de *Chevalier*. Le soir à la *venta* l'Abencerage prenoit sa place au milieu des étrangers, sans être importuné de leur curiosité indiscrète. On ne lui parloit point, on ne le questionnoit point; son turban, sa robe, ses armes, n'excitoient aucun mouvement. Puisque Allah avoit voulu que les Maures d'Espagne perdissent leur belle patrie, Aben-Hamet ne pouvoit s'empêcher d'en estimer les graves conquérants.

Des émotions encore plus vives attendoient l'Abencerage au terme de sa course. Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons, placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or, et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent, et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine que domine Grenade est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes

d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre. On sent que dans ce pays les tendres passions auroient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avoit pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire.

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence, qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché, et devina que le Maure revoyoit son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me « cache point la vérité, car le calme régnoit « dans les flots le jour de ta naissance, et la « lune entroit dans son croissant. Quelles « sont ces tours qui brillent comme des étoi- « les au-dessus d'une verte forêt ? »

« C'est l'Alhambra, » répond le guide.

« Et cet autre château, sur cette autre col-
« line ? » dit Aben-Hamet.

« C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol.
« Il y a dans ce château un jardin planté de
« myrtes où l'on prétend qu'Abencerage fut
« surpris avec la sultane Alfaïma. Plus loin
« vous voyez l'Albaïzyn, et plus près de nous
« les Tours Vermeilles. »

Chaque mot du guide perçoit le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il est cruel d'avoir recours à des étrangers pour apprendre à connoître les monuments de ses pères, et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis! Le guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet, s'écria : « Mar-
« chons, seigneur maure; marchons, Dieu
« l'a voulu! Prenez courage. François Ier
« n'est-il pas aujourd'hui même prisonnier
« dans notre Madrid? Dieu l'a voulu. » Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix, et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : « C'étoit écrit[1]; » et ils descendirent vers Grenade.

[1] Expression que les musulmans ont sans cesse à

Ils passèrent près du gros frêne célèbre par le combat de Muça et du grand-maître de Calatrava, sous le dernier roi de Grenade. Ils firent le tour de la promenade Alameïda, et pénétrèrent dans la cité par la porte d'Elvire. Ils remontèrent le Rambla et arrivèrent bientôt sur une place qu'environnoient de toutes parts des maisons d'architecture mauresque. Un kan étoit ouvert sur cette place pour les Maures d'Afrique, que le commerce de soies de la Véga attiroit en foule à Grenade. Ce fut là que le guide conduisit Aben-Hamet.

L'Abencerage étoit trop agité pour goûter un peu de repos dans sa nouvelle demeure; la patrie le tourmentoit. Ne pouvant résister aux sentiments qui troubloient son cœur, il sortit au milieu de la nuit pour errer dans les rues de Grenade. Il essayoit de reconnoître avec ses yeux ou ses mains quelques-uns des monuments que les vieillards lui avoient si souvent décrits. Peut-être que ce haut édifice dont il entrevoyoit les murs à travers les

la bouche, et qu'ils appliquent à la plupart des événements de la vie.

ténèbres étoit autrefois la demeure des Abencerages; peut-être étoit-ce sur cette place solitaire que se donnoient ces fêtes qui portèrent la gloire de Grenade jusqu'aux nues. Là passoient les quadrilles superbement vêtus de brocart; là s'avançoient les galères chargées d'armes et de fleurs, les dragons qui lançoient des feux et qui recéloient dans leurs flancs d'illustres guerriers : ingénieuses inventions du plaisir et de la galanterie.

Mais, hélas! au lieu du son des anafins, du bruit des trompettes et des chants d'amour, un silence profond régnoit autour d'Aben-Hamet. Cette ville muette avoit changé d'habitants, et les vainqueurs reposoient sur la couche des vaincus. « Ils dorment donc, ces « fiers Espagnols, s'écrioit le jeune Maure « indigné, sous ces toits dont ils ont exilé « mes aïeux! Et moi, Abencerage, je veille « inconnu, solitaire, délaissé, à la porte du « palais de mes pères! »

Aben-Hamet réfléchissoit alors sur les destinées humaines, sur les vicissitudes de la fortune, sur la chute des empires, sur cette Grenade enfin, surprise par ses ennemis au milieu des plaisirs, et changeant tout à coup

ses guirlandes de fleurs contre des chaînes; il lui sembloit voir ses citoyens abandonnant leurs foyers en habits de fête, comme des convives qui, dans le désordre de leur parure, sont tout à coup chassés de la salle du festin par un incendie.

Toutes ces images, toutes ces pensées, se pressoient dans l'âme d'Aben-Hamet; plein de douleur et de regret, il songeoit surtout à exécuter le projet qui l'avoit amené à Grenade : le jour le surprit. L'Abencerage s'étoit égaré : il se trouvoit loin du kan, dans un faubourg écarté de la ville. Tout dormoit; aucun bruit ne troubloit le silence des rues; les portes et les fenêtres des maisons étoient fermées : seulement la voix du coq proclamoit dans l'habitation du pauvre le retour des peines et des travaux.

Après avoir erré long-temps sans pouvoir retrouver sa route, Aben-Hamet entendit une porte s'ouvrir. Il vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes. Son corset noir, garni de jais, serroit sa taille élégante; son jupon court, étroit et sans plis, découvroit une jambe fine

dres des Abencerages; mais en priant, mais en se prosternant, mais en versant des larmes filiales, il songe que la jeune Espagnole a passé quelquefois sur ces tombeaux, et il ne trouve plus ses ancêtres si malheureux.

C'est en vain qu'il ne veut s'occuper que de son pélerinage au pays de ses pères; c'est en vain qu'il parcourt les coteaux du Douro et du Xénil, pour y recueillir des plantes au lever de l'aurore : la fleur qu'il cherche maintenant, c'est la belle chrétienne. Que d'inutiles efforts il a déjà tentés pour retrouver le palais de son enchanteresse ! Que de fois il a essayé de repasser par les chemins que lui fit parcourir son divin guide ! que de fois il a cru reconnoître le son de cette cloche, le chant de ce coq qu'il entendit près de la demeure de l'Espagnole ! Trompé par des bruits pareils, il court aussitôt de ce côté, et le palais magique ne s'offre point à ses regards ! Souvent encore le vêtement uniforme des femmes de Grenade lui donnoit un moment d'espoir : de loin toutes les chrétiennes ressembloient à la maîtresse de son cœur; de près pas une n'avoit sa beauté ou sa grâce. Aben-Hamet avoit enfin parcouru les églises

pour découvrir l'étrangère ; il avoit même pénétré jusqu'à la tombe de Ferdinand et d'Isabelle ; mais c'étoit aussi le plus grand sacrifice qu'il eût jusqu'alors fait à l'amour.

Un jour il herborisoit dans la vallée du Douro. Le coteau du midi soutenoit sur sa pente fleurie les murailles de l'Alhambra et les jardins du Généralife ; la colline du nord étoit décorée par l'Albaïzyn, par de riants vergers, et par des grottes qu'habitoit un peuple nombreux. A l'extrémité occidentale de la vallée, on découvroit les clochers de Grenade qui s'élevoient en groupe du milieu des chênes verts et des cyprès. A l'autre extrémité, vers l'orient, l'œil rencontroit sur des pointes de rochers, des couvents, des hermitages, quelques ruines de l'ancienne Illibérie, et dans le lointain les sommets de la Sierra-Nevada. Le Douro rouloit au milieu du vallon, et présentoit le long de son cours de frais moulins, de bruyantes cascades, les arches brisées d'un aqueduc romain, et les restes d'un pont du temps des Maures.

Aben-Hamet n'étoit plus ni assez infortuné, ni assez heureux, pour bien goûter le charme de la solitude : il parcouroit avec dis-

mène, fille du comte Gomez de Gormas. La postérité du vainqueur de Valence-la-Belle tomba, par l'ingratitude de la cour de Castille, dans une extrême pauvreté; on crut même pendant plusieurs siècles qu'elle s'étoit éteinte, tant elle devint obscure. Mais vers le temps de la conquête de Grenade, un dernier rejeton de la race des Bivar, l'aïeul de Blanca, se fit reconnoître moins encore à ses titres qu'à l'éclat de sa valeur. Après l'expulsion des infidèles, Ferdinand donna au descendant du Cid les biens de plusieurs familles maures, et le créa duc de Santa-Fé. Le nouveau duc fixa sa demeure à Grenade, et mourut jeune encore, laissant un fils unique déjà marié, don Rodrigue, père de Blanca.

Dona Thérésa de Xérès, femme de don Rodrigue, mit au jour un fils qui reçut à sa naissance le nom de Rodrigue comme tous ses aïeux, mais que l'on appela don Carlos, pour le distinguer de son père. Les grands événements que don Carlos eut sous les yeux dès sa plus tendre jeunesse, les périls auxquels il fut exposé presque au sortir de l'enfance, ne firent que rendre plus grave et plus rigide un caractère naturellement porté à

l'austérité. Don Carlos comptoit à peine quatorze ans, lorsqu'il suivit Cortez au Mexique: il avoit supporté tous les dangers, il avoit été témoin de toutes les horreurs de cette étonnante aventure; il avoit assisté à la chute du dernier roi d'un monde jusqu'alors inconnu. Trois ans après cette catastrophe, don Carlos s'étoit trouvé en Europe à la bataille de Pavie, comme pour voir l'honneur et la vaillance couronnés succomber sous les coups de la fortune. L'aspect d'un nouvel univers, de longs voyages sur des mers non encore parcourues, le spectacle des révolutions et des vicissitudes du sort avoient fortement ébranlé l'imagination religieuse et mélancolique de don Carlos : il étoit entré dans l'ordre chevaleresque de Calatrava, et, renonçant au mariage malgré les prières de don Rodrigue, il destinoit tous ses biens à sa sœur.

Blanca de Bivar, sœur unique de don Carlos, et beaucoup plus jeune que lui, étoit l'idole de son père : elle avoit perdu sa mère, et elle entroit dans sa dix-huitième année, lorsque Aben-Hamet parut à Grenade. Tout étoit séduction dans cette femme enchanteresse ; sa voix étoit ravissante, sa danse plus

légère que le zéphyr : tantôt elle se plaisoit à guider un char comme Armide, tantôt elle voloit sur le dos du plus rapide coursier d'Andalousie, comme ces fées charmantes qui apparoissoient à Tristan et à Galaor dans les forêts. Athènes l'eût prise pour Aspasie, et Paris pour Diane de Poitiers qui commençoit à briller à la cour. Mais avec les charmes d'une Françoise, elle avoit les passions d'une Espagnole, et sa coquetterie naturelle n'ôtoit rien à la sûreté, à la constance, à la force, à l'élévation des sentiments de son cœur.

Aux cris qu'avoient poussés les jeunes Espagnoles lorsque Aben-Hamet s'étoit élancé dans le bocage, don Rodrigue étoit accouru. « Mon père, dit Blanca, voilà le seigneur maure « dont je vous ai parlé. Il m'a entendue chan- « ter, il m'a reconnue; il est entré dans le jar- « din pour me remercier de lui avoir enseigné « sa route. »

Le duc de Santa-Fé reçut l'Abencerage avec la politesse grave et pourtant naïve des Espagnols. On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles, aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des

pensées et la dégradation de l'âme. La langue du grand seigneur et du paysan est la même, le salut le même ; les compliments, les habitudes, les usages, sont les mêmes. Autant la confiance et la générosité de ce peuple envers les étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance est terrible quand on le trahit. D'un courage héroïque, d'une patience à toute épreuve, incapable de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il la dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on appelle esprit, mais les passions exaltées lui tiennent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le jour sans parler, qui n'a rien vu, qui ne se soucie de rien voir, qui n'a rien lu, rien étudié, rien comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolutions les ressources nécessaires au moment de l'adversité.

C'étoit le jour de la naissance de don Rodrigue, et Blanca donnoit à son père une *Tertullia*, ou petite fête, dans cette charmante solitude. Le duc de Santa-Fé invita Aben-Hametà s'asseoir au milieu des jeunes femmes, qui s'amusoient du turban et de la robe de l'étranger. On apporta des carreaux de ve-

lours, et l'Abencerage se reposa sur ces carreaux à la façon des Maures. On lui fit des questions sur son pays et sur ses aventures : il y répondit avec esprit et gaîté. Il parloit le castillan le plus pur ; on auroit pu le prendre pour un Espagnol, s'il n'eût presque toujours dit *toi* au lieu de *vous*. Ce mot avoit quelque chose de si doux dans sa bouche, que Blanca ne pouvoit se défendre d'un secret dépit lorsqu'il s'adressoit à l'une de ses compagnes.

De nombreux serviteurs parurent : ils portoient le chocolat, les pâtes de fruits et les petits pains de sucre de Malaga, blancs comme la neige, poreux et légers comme des éponges. Après le Refresco, on pria Blanca d'exécuter une de ces danses de caractère, où elle surpassoit les plus habiles Gitanas. Elle fut obligée de céder aux vœux de ses amies. Aben-Hamet avoit gardé le silence, mais ses regards suppliants parloient au défaut de sa bouche. Blanca choisit une Zambra, danse expressive que les Espagnols ont empruntée des Maures.

Une des jeunes femmes commence à jouer sur la guitare l'air de la danse étrangère. La

fille de don Rodrigue ôte son voile, et attache à ses mains blanches des castagnettes de bois d'ébène. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre ; sa bouche et ses yeux sourient de concert; son teint est animé par le mouvement de son cœur. Tout à coup elle fait retentir le bruyant ébène, frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la Zambra, et, mêlant sa voix aux sons de la guitare, elle part comme un éclair.

Quelle variété dans ses pas ! quelle élégance dans ses attitudes ! Tantôt elle lève ses bras avec vivacité, tantôt elle les laisse retomber avec mollesse. Quelquefois elle s'élance comme enivrée de plaisir, et se retire comme accablée de douleur. Elle tourne la tête, semble appeler quelqu'un d'invisible, tend modestement une joue vermeille au baiser d'un nouvel époux, fuit honteuse, revient brillante et consolée, marche d'un pas noble et presque guerrier, puis voltige de nouveau sur le gazon. L'harmonie de ses pas, de ses chants et des sons de la guitare étoit parfaite. La voix de Blanca, légèrement voilée, avoit cette sorte d'accent qui remue les passions jusqu'au fond de l'âme. La musique espagnole,

composée de soupirs, de mouvements vifs, de refrains tristes, de chants subitement arrêtés, offre un singulier mélange de gaîté et de mélancolie. Cette musique et cette danse fixèrent sans retour le destin du dernier Abencerage : elles auroient suffi pour troubler un cœur moins malade que le sien.

On retourna le soir à Grenade, par la vallée du Douro. Don Rodrigue, charmé des manières nobles et polies d'Aben-Hamet, ne voulut point se séparer de lui qu'il ne lui eût promis de venir souvent amuser Blanca des merveilleux récits de l'Orient. Le Maure, au comble de ses vœux, accepta l'invitation du duc de Santa-Fé; et dès le lendemain il se rendit au palais où respiroit celle qu'il aimoit plus que la lumière du jour.

Blanca se trouva bientôt engagée dans une passion profonde par l'impossibilité même où elle crut être d'éprouver jamais cette passion. Aimer un infidèle, un Maure, un inconnu, lui paroissoit une chose si étrange, qu'elle ne prit aucune précaution contre le mal qui commençoit à se glisser dans ses veines; mais aussitôt qu'elle en reconnut les atteintes, elle accepta ce mal en véritable Espa-

gnole. Les périls et les chagrins qu'elle prévit ne la firent point reculer au bord de l'abîme, ni délibérer long-temps avec son cœur. Elle se dit : « Qu'Aben-Hamet soit chrétien, « qu'il m'aime, et je le suis au bout de la « terre. »

L'Abencerage ressentoit de son côté toute la puissance d'une passion irrésistible : il ne vivoit plus que pour Blanca. Il ne s'occupoit plus des projets qui l'avoient amené à Grenade : il lui étoit facile d'obtenir les éclaircissements qu'il étoit venu chercher, mais tout autre intérêt que celui de son amour s'étoit évanoui à ses yeux. Il redoutoit même des lumières qui auroient pu apporter des changements dans sa vie. Il ne demandoit rien, il ne vouloit rien connoître ; il se disoit : « Que Blanca soit musulmane, qu'elle « m'aime, et je la sers jusqu'à mon dernier « soupir. »

Aben-Hamet et Blanca, ainsi fixés dans leur résolution, n'attendoient que le moment de se découvrir leurs sentiments. On étoit alors dans les plus beaux jours de l'année. « Vous « n'avez point encore vu l'Alhambra, dit la « fille du duc de Santa-Fé à l'Abencerage.

« Si j'en crois quelques paroles qui vous sont
« échappées, votre famille est originaire de
« Grenade. Peut-être serez-vous bien aise
« de visiter le palais de vos anciens rois? Je
« veux moi-même ce soir vous servir de
« guide. »

Aben-Hamet jura par le prophète que jamais promenade ne pouvoit lui être plus agréable.

L'heure fixée pour le pélerinage à l'Alhambra étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée blanche accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnoit la brillante Espagnole sur un cheval andalou équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enfloit derrière lui, son sabre recourbé retentissoit sur la selle élevée, et le vent agitoit l'aigrette dont son turban étoit surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disoit en le regardant passer : « C'est un prince infidèle « que dona Blanca va convertir. »

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portoit encore le nom d'une illustre famille maure; cette rue aboutissoit à l'enceinte ex-

térieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux, s'ouvroit une porte appelée *la Porte du Jugement*. Ils franchirent cette première porte, et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentoit entre de hauts murs et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes, près de laquelle Charles-Quint faisoit alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtèrent dans une cour déserte, au pied d'un mur sans ornements et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée, dont l'herbe cachoit le seuil : la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeoit des regards étonnés dans cette habitation des Génies ; il croyoit

être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleurs, des fontaines, des cours solitaires, s'offroient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes alongées des portiques, il apercevoit d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montroit entre des colonnes qui soutenoient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitoient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier sembloit respirer dans ce magique édifice; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtoient tous les plaisirs et oublioient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent

ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentoit à chaque pas. « Si « tu ne remplissois mon âme de délices, dit, « il à Blanca, avec quel chagrin me verrois-je « obligé de te demander, à toi Espagnole- « l'histoire de ces demeures ! Ah ! ces lieux « sont faits pour servir de retraite au bon- « heur, et moi !.... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « O mon roi, s'é- « cria-t-il, qu'es-tu devenu ? Où te trouve- « rai-je dans ton Alhambra désert ? » Et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvroient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, dit Blanca, ou plutôt « les rois de vos pères, étoient des ingrats. » — « Qu'importe ? repartit l'Abencerage, ils « ont été malheureux ! »

Comme il prononçoit ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui sembloit être le sanctuaire même du temple de l'Amour. Rien n'égaloit l'élégance de cet asile : la voûte entière, peinte d'azur et d'or, et composée d'arabesques découpées à jour, laissoit passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissoit au milieu de l'édifice,

et ses eaux, retombant en rosée, étoient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-« Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, re-« gardez bien cette fontaine : elle reçut les « têtes défigurées des Abencerages. Vous « voyez encore sur le marbre la tache du sang « des infortunés que Boabdil sacrifia à ses « soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans « votre pays les hommes qui séduisent les « femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutoit plus Blanca ; il s'étoit prosterné et baisoit avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure, par le sang de ces che-« valiers, de t'aimer avec la constance, la fi-« délité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc ? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que vous « êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et « que je suis chrétienne et Espagnole ? »

« O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez « témoin de mes serments !... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous que « j'ajoute aux serments d'un persécuteur de « mon Dieu ? Savez-vous si je vous aime ?

« Qui vous a donné l'assurance de me tenir
« un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est
« vrai, je ne suis que ton esclave; tu ne m'as
« pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse; tu
« as vu dans mes regards que je t'aimois; ma
« folie pour toi passe toute mesure ; sois chré-
« tien, et rien ne pourra m'empêcher d'être
« à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé
« ose te parler avec cette franchise, tu peux
« juger par cela même qu'elle saura se vain-
« cre, et que jamais un ennemi des chrétiens
« n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de pas-
sion, saisit les mains de Blanca, les posa sur
son turban et ensuite sur son cœur. « Allah
« est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet
« est heureux ! O Mahomet ! que cette chré-
« tienne connoisse ta loi, et rien ne pour-
« ra.... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca;
« sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et
s'approcha de la fontaine des Douze-Lions,
qui donne son nom à l'une des cours de l'Al-
hambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole,

et ses eaux, retombant en rosée, étoient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-« Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, re-« gardez bien cette fontaine : elle reçut les « têtes défigurées des Abencerages. Vous « voyez encore sur le marbre la tache du sang « des infortunés que Boabdil sacrifia à ses « soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans « votre pays les hommes qui séduisent les « femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutoit plus Blanca ; il s'étoit prosterné et baisoit avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure, par le sang de ces che-« valiers, de t'aimer avec la constance, la fi-« délité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc ? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que vous « êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et « que je suis chrétienne et Espagnole ? »

« O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez « témoin de mes serments !... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous que « j'ajoute aux serments d'un persécuteur de « mon Dieu ? Savez-vous si je vous aime ?

« Qui vous a donné l'assurance de me tenir « un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est « vrai, je ne suis que ton esclave; tu ne m'as « pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse; tu « as vu dans mes regards que je t'aimois; ma « folie pour toi passe toute mesure; sois chré- « tien, et rien ne pourra m'empêcher d'être « à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé « ose te parler avec cette franchise, tu peux « juger par cela même qu'elle saura se vain- « cre, et que jamais un ennemi des chrétiens « n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah « est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet « est heureux! O Mahomet! que cette chré- « tienne connoisse ta loi, et rien ne pour- « ra.... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca; « sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole,

et ses eaux, retombant en rosée, étoient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-« Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, re-« gardez bien cette fontaine : elle reçut les « têtes défigurées des Abencerages. Vous « voyez encore sur le marbre la tache du sang « des infortunés que Boabdil sacrifia à ses « soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans « votre pays les hommes qui séduisent les « femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutoit plus Blanca ; il s'étoit prosterné et baisoit avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure, par le sang de ces che-« valiers, de t'aimer avec la constance, la fi-« délité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc ? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que vous « êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et « que je suis chrétienne et Espagnole ? »

« O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez « témoin de mes serments !... » Blanca l'in-terrompant : « Quelle foi voulez- [illegible]
« j'ajoute aux serments d'un [illegible]
« mon Dieu ? Savez-vou [illegible]

« Qui vous a donné l'assurance de me tenir
« un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est « vrai, je ne suis que ton esclave ; tu ne m'as « pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse ; tu « as vu dans mes regards que je t'aimois ; ma « folie pour toi passe toute mesure ; sois chré- « tien, et rien ne pourra m'empêcher d'être « à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé « ose te parler avec cette franchise, tu peux « juger par cela même qu'elle saura se vain- « cre, et que jamais un ennemi des chrétiens « n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah « est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet « est heureux ! O Mahomet ! que cette chré- « tienne connoisse ta loi, et rien ne pour- « ra.... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca ; « sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, i … om à l'une des cours de l'Al- … r, dit la naïve Espagnole,

et ses eaux, retombant en rosée, étoient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-« Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, re-« gardez bien cette fontaine : elle reçut les « têtes défigurées des Abencerages. Vous « voyez encore sur le marbre la tache du sang « des infortunés que Boabdil sacrifia à ses « soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans « votre pays les hommes qui séduisent les « femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutoit plus Blanca ; il s'étoit prosterné et baisoit avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca! je jure, par le sang de ces che-« valiers, de t'aimer avec la constance, la fi-« délité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que vous « êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et « que je suis chrétienne et Espagnole? »

« O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez « témoin de mes serments!... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez- [illegible] « j'ajoute aux serments d'un [illegible] « mon Dieu? Savez-vou [illegible]

« Qui vous a donné l'assurance de me tenir « un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est « vrai, je ne suis que ton esclave ; tu ne m'as « pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse ; tu « as vu dans mes regards que je t'aimois ; ma « folie pour toi passe toute mesure ; sois chré- « tien, et rien ne pourra m'empêcher d'être « à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé « ose te parler avec cette franchise, tu peux « juger par cela même qu'elle saura se vain- « cre, et que jamais un ennemi des chrétiens « n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah « est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet « est heureux ! O Mahomet ! que cette chré- « tienne connoisse ta loi, et rien ne pour- « ra.... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca ; « sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, i [illegible] om à l'une des cours de l'Al- [illegible] r, dit la naïve Espagnole,

et ses eaux, retombant en rosée, étoient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-« Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, re-« gardez bien cette fontaine : elle reçut les « têtes défigurées des Abencerages. Vous « voyez encore sur le marbre la tache du sang « des infortunés que Boabdil sacrifia à ses « soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans « votre pays les hommes qui séduisent les « femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutoit plus Blanca ; il s'étoit prosterné et baisoit avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure, par le sang de ces che-« valiers, de t'aimer avec la constance, la fi-« délité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc ? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que vous « êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et « que je suis chrétienne et Espagnole ? »

« O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez « témoin de mes serments !... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous que « j'ajoute aux serments d'un persécuteur de « mon Dieu ? Savez-vous si je vous aime ?

« Qui vous a donné l'assurance de me tenir
« un pareil langage ? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est
« vrai, je ne suis que ton esclave; tu ne m'as
« pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse; tu
« as vu dans mes regards que je t'aimois; ma
« folie pour toi passe toute mesure; sois chré-
« tien, et rien ne pourra m'empêcher d'être
« à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé
« ose te parler avec cette franchise, tu peux
« juger par cela même qu'elle saura se vain-
« cre, et que jamais un ennemi des chrétiens
« n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah
« est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet
« est heureux! O Mahomet! que cette chré-
« tienne connoisse ta loi, et rien ne pour-
« ra.... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca;
« sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole,

« quand je regarde ta robe, ton turban, tes
« armes, et que je songe à nos amours, je
« crois voir l'ombre du bel Abencerage se
« promenant dans cette retraite abandonnée
« avec l'infortunée Alfaïma. Explique-moi
« l'inscription arabe gravée sur le marbre de
« cette fontaine. »

Aben-Hamet lut ces mots[1] :

La belle princesse qui se promène couverte de perles dans son jardin, en augmente si prodigieusement la beauté.... Le reste de l'inscription étoit effacé.

« C'est pour toi qu'elle a été faite, cette
« inscription, dit Aben-Hamet. Sultane aimée,
« ces palais n'ont jamais été aussi beaux
« dans leur jeunesse qu'ils le sont aujourd'hui
« dans leurs ruines. Écoute le bruit des fontaines
« dont la mousse a détourné les eaux ;
« regarde les jardins qui se montrent à travers
« ces arcades à demi tombées; contem-

[1] Cette inscription existe avec quelques autres. Il est inutile de répéter que j'ai fait cette description de l'Alhambra sur les lieux mêmes.

« ple l'astre du jour qui se couche par-delà
« tous ces portiques : qu'il est doux d'errer
« avec toi dans ces lieux ! Tes paroles embau-
« ment ces retraites, comme les roses de l'hy-
« men. Avec quel charme je reconnois dans
« ton langage quelques accents de la langue
« de mes pères ! le seul frémissement de ta
« robe sur ces marbres me fait tressaillir.
« L'air n'est parfumé que parce qu'il a tou-
« ché ta chevelure. Tu es belle comme le
« Génie de ma patrie au milieu de ces débris.
« Mais Aben-Hamet peut-il espérer de fixer
« ton cœur ? Qu'est-il auprès de toi ? Il a
« parcouru les montagnes avec son père ; il
« connoît les plantes du désert... ; hélas ! il
« n'en est pas une seule qui pût le guérir de
« la blessure que tu lui as faite ! Il porte des
« armes, mais il n'est point chevalier. Je me
« disois autrefois : L'eau de la mer qui dort
« à l'abri dans le creux du rocher est tran-
« quille et muette, tandis que tout auprès la
« grande mer est agitée et bruyante. Aben-
« Hamet ! ainsi sera ta vie, silencieuse, paisi-
« ble, ignorée dans un coin de terre in-
« connu, tandis que la cour du sultan est
« bouleversée par les orages. Je me disois cela,

« jeune chrétienne, et tu m'as prouvé que la
« tempête peut aussi troubler la goutte d'eau
« dans le creux du rocher. »

Blanca écoutoit avec ravissement ce langage nouveau pour elle, et dont le tour oriental sembloit si bien convenir à la demeure des fées, qu'elle parcouroit avec son amant. L'amour pénétroit dans son cœur de toutes parts; elle sentoit chanceler ses genoux; elle étoit obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide. Aben-Hamet soutenoit le doux fardeau, et répétoit en marchant : « Ah!
« que ne suis-je un brillant Abencerage! »

« Tu me plairois moins, dit Blanca, car
« je serois plus tourmentée; reste obscur et
« vis pour moi. Souvent un chevalier célèbre
« oublie l'amour pour la renommée. »

« Tu n'aurois pas ce danger à craindre, » répliqua vivement Aben-Hamet.

« Et comment m'aimerois-tu donc, si tu
« étois un Abencerage? » dit la descendante de Chimène.

« Je t'aimerois, répondit le Maure, plus
« que la gloire et moins que l'honneur. »

Le soleil étoit descendu sous l'horizon pendant la promenade des deux amants. Ils avoient

parcouru tout l'Alhambra. Quels souvenirs offerts à la pensée d'Aben-Hamet! Ici la sultane recevoit par des soupiraux la fumée des parfums qu'on brûloit au-dessous d'elle. Là, dans cet asile écarté, elle se paroit de tous les atours de l'Orient. Et c'étoit Blanca, c'étoit une femme adorée qui racontoit ces détails au beau jeune homme qu'elle idolâtroit.

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés, et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinoient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes, et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantoit dans un cyprès qui perçoit les dômes d'une mosquée en ruine, et les échos répétoient ses plaintes. Aben-Hamet écrivit, au clair de la lune, le nom de Blanca sur le marbre de la salle des Deux-Sœurs : il traça ce nom en caractères arabes, afin que le voyageur eût un mystère de plus à deviner dans ce palais des mystères.

« Maure, ces lieux sont cruels, dit Blanca,
« quittons ces lieux. Le destin de ma vie est

« fixé pour jamais. Retiens bien ces mots :
« Musulman, je suis ton amante sans es-
« poir ; chrétien, je suis ton épouse fortu-
« née. »

Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je
« suis ton esclave désolé ; musulmane, je suis
« ton époux glorieux. »

Et ces nobles amants sortirent de ce dangereux palais.

La passion de Blanca s'augmenta de jour en jour, et celle d'Aben-Hamet s'accrut avec la même violence. Il étoit si enchanté d'être aimé pour lui seul, de ne devoir à aucune cause étrangère les sentiments qu'il inspiroit, qu'il ne révéla point le secret de sa naissance à la fille du duc de Santa-Fé : il se faisoit un plaisir délicat de lui apprendre qu'il portoit un nom illustre, le jour même où elle consentiroit à lui donner sa main. Mais il fut tout à coup rappelé à Tunis : sa mère, atteinte d'un mal sans remède, vouloit embrasser son fils et le bénir avant d'abandonner la vie. Aben-Hamet se présente au palais de Blanca.
« Sultane, lui dit-il, ma mère va mourir.
« Elle me demande pour lui fermer les yeux.
« Me conserveras-tu ton amour ? »

« Tu me quittes, répondit Blanca pâlis-
« sante. Te reverrai-je jamais? »

« Viens, dit Aben-Hamet. Je veux exiger
« de toi un serment et t'en faire un que la
« mort seule pourra briser. Suis-moi. »

Ils sortent; ils arrivent à un cimetière qui fut jadis celui des Maures. On voyoit encore çà et là de petites colonnes funèbres autour desquelles le sculpteur figura jadis un turban; mais les chrétiens avoient depuis remplacé ce turban par une croix. Aben-Hamet conduisit Blanca au pied de ces colonnes.

« Blanca, dit-il, mes ancêtres reposent ici;
« je jure par leurs cendres de t'aimer jus-
« qu'au jour où l'ange du jugement m'appel-
« lera au tribunal d'Allah. Je te promets de
« ne jamais engager mon cœur à une autre
« femme, et de te prendre pour épouse aussi-
« tôt que tu connoîtras la sainte lumière du
« prophète. Chaque année, à cette époque,
« je reviendrai à Grenade pour voir si tu m'as
« gardé ta foi et si tu veux renoncer à tes er-
« reurs. »

« Et moi, dit Blanca en larmes, je t'atten-
« drai tous les ans; je te conserverai jusqu'à
« mon dernier soupir la foi que je t'ai jurée,

« et je te recevrai pour époux lorsque le
« Dieu des chrétiens, plus puissant que ton
« amante, aura touché ton cœur infidèle. »

Aben-Hamet part; les vents l'emportent aux bords africains : sa mère venoit d'expirer. Il la pleure, il embrasse son cercueil. Les mois s'écoulent : tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis, l'Abencerage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin : Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne! Blanca l'attend-elle sur ces bords? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert?

La fille du duc de Santa-Fé n'étoit point infidèle à ses serments. Elle avoit prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordoient la côte inhabitée, elle suivoit des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemploit avec effroi la mer soulevée par les vents : elle aimoit alors à se perdre dans les

nuages, à s'exposer dans les passages dangereux, à se sentir baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon qui menaçoit les jours d'Aben-Hamet. Quand elle voyoit la mouette plaintive raser les flots avec ses grandes ailes recourbées, et voler vers les rivages de l'Afrique, elle la chargeoit de toutes ces paroles d'amour, de tous ces vœux insensés qui sortent d'un cœur que la passion dévore.

Un jour qu'elle erroit sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçoient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque qui faisoit écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure, couvert de superbes habits, se tenoit debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtoient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumants et les crins épars annonçoient à la fois son naturel ardent, et la frayeur que lui inspiroit le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes.

Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement une corbeille où reposoit une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étoient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées dans les mouvements du vaisseau; elle portoit un collier de grains d'aloès; et sur une plaque d'or qui servoit à rejoindre les deux bouts du collier, étoient gravés en arabe un nom et un talisman.

Blanca reconnoît Aben-Hamet : elle n'ose se trahir aux yeux de la foule; elle se retire, et envoie Dorothée, une de ses femmes, avertir l'Abencerage qu'elle l'attend au palais des Maures. Aben-Hamet présentoit dans ce moment au gouverneur son firman écrit en lettres d'azur, sur un vélin précieux et renfermé dans un fourreau de soie. Dorothée s'approche et conduit l'heureux Abencerage aux pieds de Blanca. Quels transports en se retrouvant tous deux fidèles! Quel bonheur de se revoir après avoir été si long-temps séparés! Quels nouveaux serments de s'aimer toujours!

Les deux esclaves noirs amènent le cheval numide, qui, au lieu de selle, n'avoit sur le dos qu'une peau de lion, rattachée par une zone de pourpre. On apporte ensuite la gazelle. « Sultane, dit Aben-Hamet, c'est un « chevreuil de mon pays, presque aussi léger « que toi. » Blanca détache elle-même l'animal charmant qui sembloit la remercier en jetant sur elle les regards les plus doux. Pendant l'absence de l'Abencerage, la fille du duc de Santa-Fé avoit étudié l'arabe : elle lut avec des yeux attendris son propre nom sur le collier de la gazelle. Celle-ci, rendue à la liberté, se soutenoit à peine sur ses pieds si long-temps enchaînés; elle se couchoit à terre, et appuyoit sa tête sur les genoux de sa maîtresse. Blanca lui présentoit des dattes nouvelles, et caressoit cette chevrette du désert, dont la peau fine avoit retenu l'odeur du bois d'aloès et de la rose de Tunis.

L'Abencerage, le duc de Santa-Fé et sa fille partirent ensemble pour Grenade. Les jours du couple heureux s'écoulèrent comme ceux de l'année précédente : mêmes promenades, même regret à la vue de la patrie, même amour ou plutôt amour toujours crois-

sant, toujours partagé; mais aussi même attachement dans les deux amants à la religion de leurs pères. « Sois chrétien, » disoit Blanca; « Sois musulmane, » disoit Aben-Hamet; et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînoit l'un vers l'autre.

Aben-Hamet reparut la troisième année, comme ces oiseaux voyageurs que l'amour ramène au printemps dans nos climats. Il ne trouva point Blanca au rivage, mais une lettre de cette femme adorée apprit au fidèle Arabe le départ du duc de Santa-Fé pour Madrid et l'arrivée de don Carlos à Grenade. Don Carlos étoit accompagné d'un prisonnier françois, ami du frère de Blanca. Le Maure sentit son cœur se serrer à la lecture de cette lettre. Il partit de Malaga pour Grenade avec les plus tristes pressentiments. Les montagnes lui parurent d'une solitude effrayante, et il tourna plusieurs fois la tête pour regarder la mer qu'il venoit de traverser.

Blanca, pendant l'absence de son père, n'avoit pu quitter un frère qu'elle aimoit, un frère qui vouloit en sa faveur se dépouiller de tous ses biens, et qu'elle revoyoit après sept

années d'absence. Don Carlos avoit tout le courage et toute la fierté de sa nation : terrible comme les conquérants du Nouveau-Monde, parmi lesquels il avoit fait ses premières armes; religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs des Maures, il nourrissoit dans son cœur contre les infidèles la haine qu'il avoit héritée du sang du Cid.

Thomas de Lautrec, de l'illustre maison de Foix, où la beauté dans les femmes et la valeur dans les hommes passoient pour un don héréditaire, étoit frère cadet de la comtesse de Foix, et du brave et malheureux Odet de Foix, seigneur de Lautrec. A l'âge de dix-huit ans, Thomas avoit été armé chevalier par Bayard, dans cette retraite qui coûta la vie au Chevalier sans peur et sans reproche. Quelque temps après, Thomas fut percé de coups et fait prisonnier à Pavie, en défendant le roi chevalier qui perdit tout alors, *fors l'honneur.*

Don Carlos de Bivar, témoin de la vaillance de Lautrec, avoit fait prendre soin des blessures du jeune François, et bientôt il s'établit entre eux une de ces amitiés héroïques dont l'estime et la vertu sont les fondements.

François Ier étoit retourné en France; mais Charles-Quint retint les autres prisonniers. Lautrec avoit eu l'honneur de partager la captivité de son roi, et de coucher à ses pieds dans la prison. Resté en Espagne après le départ du monarque, il avoit été remis sur sa parole à don Carlos, qui venoit de l'amener à Grenade.

Lorsque Aben-Hamet se présenta au palais de don Rodrigue, et fut introduit dans la salle où se trouvoit la fille du duc de Santa-Fé, il sentit des tourments jusqu'alors inconnus pour lui. Aux pieds de dona Blanca étoit assis un jeune homme qui la regardoit en silence, dans une espèce de ravissement. Ce jeune homme portoit un haut-de-chausse de buffle, et un pourpoint de même couleur, serré par un ceinturon d'où pendoit une épée aux fleurs de lis. Un manteau de soie étoit jeté sur ses épaules, et sa tête étoit couverte d'un chapeau à petits bords, ombragé de plumes: une fraise de dentelle, rabattue sur sa poitrine, laissoit voir son cou découvert. Deux moustaches noires comme l'ébène donnoient à son visage naturellement doux un air mâle et guerrier. De larges bottes,

qui tomboient et se replioient sur ses pieds, portoient l'éperon d'or, marque de la chevalerie.

A quelque distance, un autre chevalier se tenoit debout appuyé sur la croix de fer de sa longue épée : il étoit vêtu comme l'autre chevalier ; mais il paroissoit plus âgé. Son air austère, bien qu'ardent et passionné, inspiroit le respect et la crainte. La croix rouge de Calatrava étoit brodée sur son pourpoint, avec cette devise : *Pour elle et pour mon roi.*

Un cri involontaire s'échappa de la bouche de Blanca, lorsqu'elle aperçut Aben-Hamet. « Chevaliers, dit-elle aussitôt, voici l'infi-
« dèle dont je vous ai tant parlé ; craignez
« qu'il ne remporte la victoire. Les Abence-
« rages étoient faits comme lui, et nul ne les
« surpassoit en loyauté, courage et galan-
« terie. »

Don Carlos s'avança au-devant d'Aben-Hamet. « Seigneur maure, dit-il, mon père et
« ma sœur m'ont appris votre nom ; on vous
« croit d'une race noble et brave ; vous-
« même vous êtes distingué par votre
« courtoisie. Bientôt Charles-Quint, mon

« maître, doit porter la guerre à Tunis, et « nous nous verrons, j'espère, au champ « d'honneur. »

Aben-Hamet posa la main sur son sein, s'assit à terre sans répondre, et resta les yeux attachés sur Blanca et sur Lautrec. Celui-ci admiroit, avec la curiosité de son pays, la robe superbe, les armes brillantes, la beauté du Maure; Blanca ne paroissoit point embarrassée; toute son âme étoit dans ses yeux: la sincère Espagnole n'essayoit point de cacher le secret de son cœur. Après quelques moments de silence, Aben-Hamet se leva, s'inclina devant la fille de don Rodrigue, et se retira. Étonné du maintien du Maure et des regards de Blanca, Lautrec sortit avec un soupçon qui se changea bientôt en certitude.

Don Carlos resta seul avec sa sœur. « Blan-« ca, lui dit-il, expliquez-vous. D'où naît le « trouble que vous a causé la vue de cet « étranger? »

« Mon frère, répondit Blanca, j'aime Aben-« Hamet! et, s'il veut se faire chrétien, ma « main est à lui. »

« Quoi! s'écria don Carlos, vous aimez

« Aben-Hamet! la fille des Bivar aime un « Maure, un infidèle, un ennemi que nous « avons chassé de ces palais! »

« Don Carlos, répliqua Blanca, j'aime Aben-« Hamet; Aben-Hamet m'aime, depuis trois « ans il renonce à moi plutôt que de renoncer « à la religion de ses pères. Noblesse, hon-« neur, chevalerie, sont en lui; jusqu'à mon « dernier soupir je l'adorerai. »

Don Carlos étoit digne de sentir ce que la résolution d'Aben-Hamet avoit de généreux, quoiqu'il déplorât l'aveuglement de cet infidèle. « Infortunée Blanca, dit-il, « où te conduira cet amour? J'avois espéré « que Lautrec, mon ami, deviendroit mon « frère. »

« Tu t'étois trompé, répondit Blanca: je « ne puis aimer cet étranger. Quant à mes « sentiments pour Aben-Hamet, je n'en dois « compte à personne. Garde tes serments de « chevalerie comme je garderai mes serments « d'amour. Sache seulement, pour te conso-« ler, que jamais Blanca ne sera l'épouse d'un « infidèle. »

« Notre famille disparoîtra donc de la « terre! » s'écria don Carlos.

« C'est à toi de la faire revivre, dit Blanca. « Qu'importent d'ailleurs des fils que tu ne « verras point, et qui dégénèreront de ta « vertu ? Don Carlos, je sens que nous « sommes les derniers de notre race ; nous « sortons trop de l'ordre commun pour que « notre sang fleurisse après nous : le Cid fut « notre aïeul, il sera notre postérité. » Blanca sortit.

Don Carlos vole chez l'Abencerage. « Maure, lui dit-il, renonce à ma sœur ou « accepte le combat. »

« Es-tu chargé par ta sœur, répondit « Aben-Hamet, de me redemander les ser- « ments qu'elle m'a faits ? »

« Non, répliqua don Carlos, elle t'aime « plus que jamais. »

« Ah ! digne frère de Blanca ! s'écria Aben- « Hamet en l'interrompant, je dois tenir « tout mon bonheur de ton sang ! O fortuné « Aben-Hamet ! O heureux jour ! je croyois « Blanca infidèle pour ce chevalier fran- « çois..... »

« Et c'est là ton malheur, s'écria à son tour « don Carlos hors de lui ; Lautrec est mon « ami; sans toi il seroit mon frère. Rends-moi

« raison des larmes que tu fais verser à ma « famille. »

« Je le veux bien, répondit Aben-Hamet; « mais né d'une race qui peut-être a com- « battu la tienne, je ne suis pourtant point « chevalier. Je ne vois ici personne pour me « conférer l'ordre qui te permettra de te « mesurer avec moi, sans descendre de ton « rang. »

Don Carlos, frappé de la réflexion du Maure, le regarda avec un mélange d'admiration et de fureur. Puis tout à coup : « C'est « moi qui t'armerai chevalier! tu en es digne. »

Aben-Hamet fléchit le genou devant don Carlos, qui lui donne l'accolade, en lui frappant trois fois l'épaule du plat de son épée ; ensuite don Carlos lui ceint cette même épée que l'Abencerage va peut-être lui plonger dans la poitrine : tel étoit l'antique honneur.

Tous deux s'élancent sur leurs coursiers, sortent des murs de Grenade, et volent à la fontaine du Pin. Les duels des Maures et des Chrétiens avoient depuis long-temps rendu cette source célèbre. C'étoit là que Malique Alabès s'étoit battu contre Ponce de Léon,

et que le grand-maître de Calatrava avoit donné la mort au valeureux Abayados. On voyoit encore les débris des armes de ce chevalier maure suspendus aux branches du pin, et l'on apercevoit sur l'écorce de l'arbre quelques lettres d'une inscription funèbre. Don Carlos montra de la main la tombe d'Abayados à l'Abencerage : « Imite, lui cria-t-il, ce « brave infidèle ; et reçois le baptême et la « mort de ma main. »

« La mort peut-être, répondit Aben-Ha-« met : mais vivent Allah et le prophète ! »

Ils prirent aussitôt du champ, et coururent l'un sur l'autre avec furie. Ils n'avoient que leurs épées : Aben-Hamet étoit moins habile dans les combats que don Carlos ; mais la bonté de ses armes, trempées à Damas, et la légèreté de son cheval arabe lui donnoient encore l'avantage sur son ennemi. Il lança son coursier comme les Maures, et avec son large étrier tranchant, il coupa la jambe droite du cheval de don Carlos au-dessous du genou. Le cheval blessé s'abattit, et don Carlos, démonté par ce coup heureux, marcha sur Aben-Hamet l'épée haute. Aben-Hamet saute à terre et reçoit don Carlos avec

intrépidité. Il pare les premiers coups de l'Espagnol, qui brise son épée sur le fer de Damas. Trompé deux fois par la fortune, don Carlos verse des pleurs de rage, et crie à son ennemi : « Frappe, Maûre, frappe ; don « Carlos désarmé te défie, toi et toute ta race « infidèle. »

« Tu pouvois me tuer, répond l'Abence-« rage, mais je n'ai jamais songé à te faire la « moindre blessure : j'ai voulu seulement te « prouver que j'étois digne d'être ton frère, « et t'empêcher de me mépriser. »

Dans cet instant, on apercevoit un nuage de poussière : Lautrec et Blanca pressoient deux cavales de Fez plus légères que les vents. Ils arrivent à la fontaine du Pin et voient le combat suspendu.

« Je suis vaincu, dit don Carlos, ce che-« valier m'a donné la vie. Lautrec, vous serez « peut-être plus heureux que moi. »

« Mes blessures, dit Lautrec d'une voix « noble et gracieuse, me permettent de refu-« ser le combat contre ce chevalier courtois. « Je ne veux point, ajouta-t-il en rougissant, « connoître le sujet de votre querelle, et pé-« nétrer un secret qui porteroit peut-être la

« mort dans mon sein. Bientôt mon absence « fera renaître la paix parmi vous, à moins « que Blanca ne m'ordonne de rester à ses « pieds. »

« Chevalier, dit Blanca, vous demeurerez « auprès de mon frère; vous me regarderez « comme votre sœur. Tous les cœurs qui « sont ici éprouvent des chagrins; vous ap- « prendrez de nous à supporter les maux de « la vie. »

Blanca voulut contraindre les trois chevaliers à se donner la main; tous les trois s'y refusèrent : « Je hais Aben-Hamet! » s'écria don Carlos. — « Je l'envie, » dit Lautrec. — « Et moi, dit l'Abencerage, j'estime don Car- « los et je plains Lautrec; mais je ne saurois « les aimer. »

« Voyons-nous toujours, dit Blanca, et « tôt ou tard l'amitié suivra l'estime. Que « l'événement fatal qui nous rassemble ici « soit à jamais ignoré de Grenade. »

Aben-Hamet devint, dès ce moment, mille fois plus cher à la fille du duc de Santa-Fé : l'amour aime la vaillance; il ne manquoit plus rien à l'Abencerage, puisqu'il étoit brave, et que don Carlos lui devoit la vie. Aben-

Hamet, par le conseil de Blanca, s'abstint, pendant quelques jours, de se présenter au palais, afin de laisser se calmer la colère de don Carlos. Un mélange de sentiments doux et amers remplissoit l'âme de l'Abencerage : si, d'un côté, l'assurance d'être aimé avec tant de fidélité et d'ardeur, étoit pour lui une source inépuisable de délices ; d'un autre côté, la certitude de n'être jamais heureux, sans renoncer à la religion de ses pères, accabloit le courage d'Aben-Hamet. Déjà plusieurs années s'étoient écoulées sans apporter de remède à ses maux : verroit-il ainsi s'écouler le reste de sa vie ?

Il étoit plongé dans un abîme de réflexions les plus sérieuses et les plus tendres, lorsqu'un soir il entendit sonner cette prière chrétienne qui annonce la fin du jour. Il lui vint en pensée d'entrer dans le temple du Dieu de Blanca, et de demander des conseils au Maître de la nature.

Il sort, il arrive à la porte d'une ancienne mosquée convertie en église par les fidèles. Le cœur saisi de tristesse et de religion, il pénètre dans le temple qui fut autrefois celui de son Dieu et de sa patrie. La prière venoit

de finir : il n'y avoit plus personne dans l'église. Une sainte obscurité régnoit à travers une multitude de colonnes qui ressembloient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée. L'architecture légère des Arabes s'étoit mariée à l'architecture gothique, et, sans rien perdre de son élégance, elle avoit pris une gravité plus convenable aux méditations. Quelques lampes éclairoient à peine les enfoncements des voûtes; mais à la clarté de plusieurs cierges allumés, on voyoit encore briller l'autel du sanctuaire : il étinceloit d'or et de pierreries. Les Espagnols mettent toute leur gloire à se dépouiller de leurs richesses pour en parer les objets de leur culte, et l'image du Dieu vivant placée au milieu des voiles de dentelles, des couronnes de perles et des gerbes de rubis, est adorée par un peuple à demi nu.

On ne remarquoit aucun siége au milieu de la vaste enceinte : un pavé de marbre qui recouvroit des cercueils servoit aux grands comme aux petits pour se prosterner devant le Seigneur. Aben-Hamet s'avançoit lentement dans les nefs désertes qui retentissoient du seul bruit de ses pas. Son esprit étoit par-

tagé entre les souvenirs que cet ancien édifice de la religion des Maures retraçoit à sa mémoire, et les sentiments que la religion des chrétiens faisoit naître dans son cœur. Il entrevit au pied d'une colonne une figure immobile qu'il prit d'abord pour une statue sur un tombeau. Il s'en approche; il distingue un jeune chevalier à genoux, le front respectueusement incliné et les deux bras croisés sur sa poitrine. Ce chevalier ne fit aucun mouvement au bruit des pas d'Aben-Hamet; aucune distraction, aucun signe extérieur de vie ne troubla sa profonde prière. Son épée étoit couchée à terre devant lui, et son chapeau, chargé de plumes, étoit posé sur le marbre à ses côtés: il avoit l'air d'être fixé dans cette attitude par l'effet d'un enchantement. C'étoit Lautrec: « Ah! dit l'A-
« bencerage en lui-même, ce jeune et beau
« François demande au Ciel quelque faveur
« signalée; ce guerrier, déjà célèbre par
« son courage, répand ici son cœur devant
« le Souverain du ciel, comme le plus hum-
« ble et le plus obscur des hommes. Prions
« donc aussi le Dieu des chevaliers et de la
« gloire. »

Aben-Hamet alloit se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut, à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran, qui paroissoient sous un plâtre à demi tombé. Les remords rentrent dans son cœur, et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie.

Le cimetière qui environnoit cette ancienne mosquée étoit une espèce de jardin planté d'orangers, de cyprès, de palmiers, et arrosé par deux fontaines; un cloître régnoit à l'entour. Aben-Hamet, en passant sous un des portiques, aperçut une femme prête à entrer dans l'église. Quoiqu'elle fût enveloppée d'un voile, l'Abencerage reconnut la fille du duc de Santa-Fé; il l'arrête et lui dit: « Viens-tu chercher Lautrec dans ce temple?»

« Laisse là ces vulgaires jalousies, répon-« dit Blanca; si je ne t'aimois plus, je te le « dirois; je dédaignerois de te tromper. Je « viens ici prier pour toi; toi seul es mainte-« nant l'objet de mes vœux: j'oublie mon « âme pour la tienne. Il ne falloit pas m'eni-« vrer du poison de ton amour, ou il falloit « consentir à servir le Dieu que je sers. Tu

« troubles toute ma famille; mon frère te « hait; mon père est accablé de chagrin, « parce que je refuse de choisir un époux. Ne « t'aperçois-tu pas que ma santé s'altère? « Vois cet asile de la mort; il est enchanté! « Je m'y reposerai bientôt, si tu ne te hâtes « de recevoir ma foi au pied de l'autel des « chrétiens. Les combats que j'éprouve mi- « nent peu à peu ma vie; la passion que tu « m'inspires ne soutiendra pas toujours ma « frêle existence : songe, ô Maure, pour te « parler ton langage, que le feu qui allume « le flambeau est aussi le feu qui le con- « sume. »

Blanca entre dans l'église, et laisse Aben-Hamet accablé de ces dernières paroles.

C'en est fait : l'Abencerage est vaincu; il va renoncer aux erreurs de son culte; assez long-temps il a combattu. La crainte de voir Blanca mourir l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur d'Aben-Hamet. Après tout, se disoit-il, le Dieu des chrétiens est peut-être le Dieu véritable. Ce Dieu est toujours le Dieu des nobles âmes, puisqu'il est celui de Blanca, de don Carlos et de Lautrec.

Dans cette pensée, Aben-Hamet attendit

avec impatience le lendemain pour faire connoître sa résolution à Blanca, et changer une vie de tristesse et de larmes en une vie de joie et de bonheur. Il ne put se rendre au palais du duc de Santa-Fé que le soir. Il apprit que Blanca étoit allée avec son frère au Généralife, où Lautrec donnoit une fête. Aben-Hamet, agité de nouveaux soupçons, vole sur les traces de Blanca. Lautrec rougit en voyant paroître l'Abencerage; quant à don Carlos, il reçut le Maure avec une froide politesse, mais à travers laquelle perçoit l'estime.

Lautrec avoit fait servir les plus beaux fruits de l'Espagne et de l'Afrique dans une des salles du Généralife, appelée la salle des Chevaliers. Tout autour de cette salle étoient suspendus les portraits des princes et des chevaliers vainqueurs des Maures, Pélage, le Cid, Gonzalve de Cordoue. L'épée du dernier roi de Grenade étoit attachée au-dessous de ces portraits. Aben-Hamet renferma sa douleur en lui-même, et dit seulement comme le lion, en regardant ces tableaux : « Nous « ne savons pas peindre. »

Le généreux Lautrec, qui voyoit les yeux

de l'Abencerage se tourner malgré lui vers l'épée de Boabdil, lui dit : « Chevalier mau-« re, si j'avois prévu que vous m'eussiez fait « l'honneur de venir à cette fête, je ne vous « aurois pas reçu ici. On perd tous les jours « une épée, et j'ai vu le plus vaillant des « rois remettre la sienne à son heureux en-« nemi. »

« Ah! s'écria le Maure en se couvrant le « visage d'un pan de sa robe, on peut la « perdre comme François Ier; mais comme « Boabdil!... »

La nuit vint; on apporta des flambeaux; la conversation changea de cours. On pria don Carlos de raconter la découverte du Mexique. Il parla de ce monde inconnu avec l'éloquence pompeuse naturelle à la nation espagnole. Il dit les malheurs de Montézume, les mœurs des Américains, les prodiges de la valeur castillane, et même les cruautés de ses compatriotes, qui ne lui sembloient mériter ni blâme ni louange. Ces récits enchantoient Aben-Hamet, dont la passion pour les histoires merveilleuses trahissoit le sang arabe. Il fit à son tour le tableau de l'empire ottoman, nouvellement assis sur les ruines de

Constantinople, non sans donner des regrets au premier empire de Mahomet; temps heureux où le commandeur des croyants voyoit briller autour de lui Zobéide, Fleur de Beauté, Force des Cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour. Quant à Lautrec, il peignit la cour galante de François Ier, les arts renaissant du sein de la barbarie, l'honneur, la loyauté, la chevalerie des anciens temps, unis à la politesse des siècles civilisés, les tourelles gothiques ornées des ordres de la Grèce, et les dames gauloises rehaussant la richesse de leurs atours par l'élégance athéniènne.

Après ces discours, Lautrec, qui vouloit amuser la divinité de cette fête, prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avoit composée sur un air des montagnes de son pays :

Combien j'ai douce souvenance [1]
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étoient beaux les jours
De France !

[1] Cette romance est déjà connue du public. J'en avois composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité.

O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressoit sur son cœur joyeux,
Ma chère;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignoit la Dore?
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnoit le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleuroit l'hirondelle agile,
Du vent qui courboit le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachoit le souvenir du gentil pays de France. Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déploroit comme Lautrec la perte de sa patrie. Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa, en disant qu'il ne savait qu'une romance, et qu'elle seroit peu agréable à des chrétiens.

« Si ce sont des infidèles qui gémissent de « nos victoires, repartit dédaigneusement « don Carlos, vous pouvez chanter; les lar- « mes sont permises aux vaincus. »

« Oui, dit Blanca, et c'est pour cela que nos « pères, soumis autrefois au joug des Maures, « nous ont laissé tant de complaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade, qu'il avoit apprise d'un poète de la tribu des Abencerages[1] :

[1] En traversant un pays montagneux entre Algésiras et Cadix, je m'arrêtai dans une VENTA située au milieu d'un bois. Je n'y trouvai qu'un petit garçon de quatorze à quinze ans, et une petite fille à peu près du même âge, frère et sœur, qui tressoient auprès du feu des nattes de jonc. Ils chantoient une romance dont je ne comprenois pas les

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain :
  Cité mignonne,
   Mon cœur te donne
  Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville
Cordoue et Séville.
Superbes atours
  Et perle fine
  Je te destine
  Pour nos amours.

paroles, mais dont l'air étoit simple et naïf. Il faisoit un temps affreux; je restai deux heures à la VENTA. Mes jeunes hôtes répétèrent si long-temps les couplets de leur romance, qu'il me fut aisé d'en apprendre l'air par cœur. C'est sur cet air que j'ai composé la romance de l'Abencerage. Peut-être étoit-il question d'Aben-Hamet dans la chanson de mes deux petits Espagnols. Au reste, le dialogue de Grenade et du roi de Léon est imité d'une romance espagnole.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
  J'ai pour parure
  Riche ceinture
  Et beaux enfants.

Ainsi tu disois ;
Ainsi tu mentois ;
O mortelle injure !
Grenade est parjure !
Un chrétien maudit,
  D'Abencerage
  Tient l'héritage :
  C'étoit écrit !

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau
Près de la Piscine
L'Haggi de Médine.
Un chrétien maudit,
  D'Abencerage
  Tient l'héritage :
  C'étoit écrit !

O bel Alhambra !
O palais d'Allah !

Cité des fontaines !
Fleuve aux vertes plaines !
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'étoit écrit !

La naïveté de ces plaintes avoit touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les chrétiens. Il auroit bien désiré qu'on le dispensât de chanter lui-même ; mais, par courtoisie pour Lautrec, il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca, qui célébra les exploits du Cid, son illustre aïeul.

Prêt à partir pour la rive africaine [1],
Le Cid armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, au pied de sa Chimène,
Chantoit ces vers que lui dictoit l'honneur :

[1] Tout le monde connoît l'air des FOLIES D'ESPAGNE. Cet air étoit sans paroles, du moins il n'y avoit point de paroles qui en rendissent le caractère grave, religieux et chevaleresque. J'ai essayé d'exprimer ce caractère dans la romance du Cid. Cette romance s'étant répandue dans le public sans mon aveu, des maîtres célèbres m'ont fait l'honneur de l'embellir de leur musique. Mais comme je l'avois expressément compo-

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur :
Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

sée pour l'air des Folies d'Espagne, il y a un couplet qui devient un vrai galimatias, s'il ne se rapporte à mon intention primitive :

. . . . Mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra *la folie*, etc.

Enfin ces trois romances n'ont quelque mérite qu'autant qu'elles sont chantées sur trois vieux airs véritablement nationaux ; elles amènent d'ailleurs le dénouement.

Don Carlos avoit paru si fier en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore, qu'on l'auroit pris pour le Cid lui-même. Lautrec partageoit l'enthousiasme guerrier de son ami; mais l'Abencerage avoit pâli au nom du Cid.

« Ce chevalier, dit-il, que les chrétiens
« appellent la Fleur des batailles, porte par-
« mi nous le nom de cruel. Si sa générosité
« avoit égalé sa valeur !.... »

« Sa générosité, repartit vivement don Car-
« los interrompant Aben-Hamet, surpassoit
« encore son courage, et il n'y a que des
« Maures qui puissent calomnier le héros à
« qui ma famille doit le jour. »

« Que dis-tu? s'écria Aben-Hamet s'élan-
« çant du siége où il étoit à demi couché : tu
« comptes le Cid parmi tes aïeux? »

« Son sang coule dans mes veines, répliqua
« don Carlos, et je me reconnois de ce no-
« ble sang à la haine qui brûle dans mon
« cœur contre les ennemis de mon Dieu. »

« Ainsi, dit Aben-Hamet, regardant Blan-
« ca, vous êtes de la maison de ces Bivars
« qui, après la conquête de Grenade, enva-
« hirent les foyers des malheureux Abence-
« rages et donnèrent la mort à un vieux che-

« valier de ce nom qui voulut défendre le
« tombeau de ses aïeux ! »

« Maure ! s'écria don Carlos enflammé de
« colère, sache que je ne me laisse point in-
« terroger. Si je possède aujourd'hui la dé-
« pouille des Abencerages, mes ancêtres l'ont
« acquise au prix de leur sang, et ils ne la
« doivent qu'à leur épée. »

« Encore un mot, dit Aben-Hamet toujours
« plus ému : nous avons ignoré dans notre
« exil que les Bivars eussent porté le titre de
« Santa-Fé, c'est ce qui a causé mon erreur. »

« Ce fut, répondit don Carlos, à ce même
« Bivar, vainqueur des Abencerages, que ce
« titre fut conféré par Ferdinand le Catholi-
« que. »

La tête d'Aben-Hamet se pencha dans son sein : il resta debout au milieu de don Carlos, de Lautrec et de Blanca étonnés. Deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux sur le poignard attaché à sa ceinture. « Pardon-
« nez, dit-il ; les hommes, je le sais, ne doi-
« vent pas répandre des larmes : désormais
« les miennes ne couleront plus au dehors,
« quoiqu'il me reste beaucoup à pleurer :
« écoutez-moi :

« Blanca, mon amour pour toi égale l'ar-
« deur des vents brûlants de l'Arabie. J'étois
« vaincu; je ne pouvois plus vivre sans toi.
« Hier la vue de ce chevalier françois en
« prières, tes paroles dans le cimetière du
« temple, m'avoient fait prendre la résolu-
« tion de connoître ton Dieu et de t'offrir
« ma foi. »

Un mouvement de joie de Blanca, et de surprise de don Carlos, interrompit Aben-Hamet; Lautrec cacha son visage dans ses deux mains. Le Maure devina sa pensée, et secouant la tête avec un sourire déchirant : « Chevalier, dit-il, ne perds pas toute espé-
« rance; et toi, Blanca, pleure à jamais sur
« le dernier Abencerage ! »

Blanca, don Carlos, Lautrec, lèvent tous les mains au ciel et s'écrient : « Le dernier
« Abencerage! »

Le silence règne; la crainte, l'espoir, la haine, l'amour, l'étonnement, la jalousie, agitent tous les cœurs; Blanca tombe bientôt à genoux. « Dieu de bonté! dit-elle, tu jus-
« tifies mon choix; je ne pouvois aimer que
« le descendant des héros. »

« Ma sœur, s'écria don Carlos irrité, son-
« gez donc que vous êtes ici devant Lautrec! »

« de m'expliquer, montrez-moi quelque si-
« gne de votre naissance. »

Aben-Hamet tira de son sein l'anneau héréditaire des Abencerages qu'il portoit suspendu à une chaîne d'or.

A ce signe, don Carlos tendit la main au malheureux Aben-Hamet. « Sire chevalier,
« dit-il, je vous tiens pour prud'homme et
« véritable fils de rois. Vous m'honorez par
« vos projets sur ma famille : j'accepte le
« combat que vous étiez venu secrètement
« chercher. Si je suis vaincu, tous mes biens,
« autrefois tous les vôtres, vous seront fidè-
« lement remis. Si vous renoncez au projet
« de combattre, acceptez à votre tour ce que
« je vous offre : soyez chrétien et recevez la
« main de ma sœur, que Lautrec a demandée
« pour vous. »

La tentation étoit grande ; mais elle n'étoit pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parloit au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pensoit qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés. Il croyoit voir l'ombre de son aïeul sortir du tombeau et lui reprocher cette alliance sacrilége. Transpercé de douleur, Aben-Hamet

s'écria : « Ah! faut-il que je rencontre ici « tant d'âmes sublimes, tant de caractères « généreux, pour mieux sentir ce que je « perds ! Que Blanca prononce ; qu'elle dise « ce qu'il faut que je fasse pour être plus « digne de son amour! »

Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le Ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il partit pour Malaga, et s'embarqua sur un vaisseau qui devoit toucher à Oran Il trouva campée près de cette ville la caravane qui tous les trois ans sort de Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte, et rejoint dans l'Yémen la caravane de La Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pélerins.

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avoit donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca alloit errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avoit coutume de revenir d'Afrique ; elle s'asseyoit sur les rochers,

regardoit la mer, les vaisseaux lointains, et retournoit ensuite à Grenade : elle passoit le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignoit point; elle ne pleuroit point; elle ne parloit jamais d'Aben-Hamet : un étranger l'auroit crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis, par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencerage*. Il n'a rien de remarquable; la pierre sépulcrale en est tout unie : seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

FIN.